Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 5 (1897)

Heft: 18

Buchbesprechung: Bibliographie théologique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

I. Bibliographie française.

Histoire générale du IVe siècle à nos jours, *sous la direction de* MM. LAVISSE *et* RAMBAUD; *T. VIII,* **La Révolution française** *(1789-1799); Paris, Colin, gr. in-8°, 992 p. 1896, 12 fr.*

Magnifique volume, digne des précédents et dû à la collaboration de dix-sept écrivains spécialistes. Je dois me limiter ici, forcément, aux choses religieuses et ecclésiastiques, traitées au chapitre X par M. Chénon, en y ajoutant ce qui est dit du mariage civil et du divorce (p. 486-488), et aussi de la philosophie, soit en France (p. 561-564), soit en Espagne (p. 737-741). Le chapitre X, sur l'Eglise et la Révolution, est résumé en quelques mots : « En 1789, on s'attaqua aux propriétés ecclésiastiques; de 1790 à 1792, au clergé séculier et régulier; en 1793, au culte lui-même; vint ensuite la réaction. »

A propos des mesures relatives aux biens d'Eglise, l'auteur raconte la suppression, soit des dîmes ecclésiastiques, qui produisaient environ 70 millions de livres, soit des dîmes inféodées, qui ne s'élevaient qu'à 10 millions. Puis la sécularisation des biens ecclésiastiques.

Les mesures relatives au clergé furent la Constitution civile du clergé, que les prêtres assermentés acceptèrent et que les insermentés rejetèrent; puis le décret du 13 février 1790 sur les ordres religieux et leur dissolution en août 1792.

L'histoire des mesures relatives au culte est ainsi divisée : préliminaires du culte de la Raison, le culte de la Raison, le culte de l'Etre suprême.

Enfin, sous le titre de «régime de la séparation», M. Chénon traite les questions suivantes: la liberté des cultes (3 ventôse an III), l'ancienne Eglise constitutionnelle et la loi du 11 prairial, la nouvelle persécution sous le Directoire, le concile national de l'Eglise constitutionnelle de 1797, et les théophilanthropes.

Tous ces faits sont très complexes et de valeur très diverse. Si beaucoup doivent être condamnés, beaucoup aussi doivent être approuvés; c'est ici surtout que la théorie du bloc est une erreur manifeste. Les uns, comme les hébertistes, voulaient *déchristianiser la nation,* et ne sauraient être justifiés ni au point de vue de la foi chrétienne, ni même au point de vue de la simple raison. D'autres voulaient *nationaliser l'Eglise;* et comme la suprématie du pape ne le permettait pas, ils voulaient agir sans le pape et même contre le pape, parce qu'ils savaient que l'Eglise avait été autrefois catholique sans le pape et même quelquefois contre le pape. « Qu'est-ce que le pape? disait Camus. Un évêque, ministre de J.-C., comme les autres, dont les fonctions sont circonscrites dans le diocèse de Rome... Il est temps que l'Eglise de France, toujours jalouse de ses libertés, mais pas toujours assez forte pour les maintenir, soit délivrée de cette servitude. » Lanjuinais l'appuyait et affectait de toujours parler à la tribune de « l'évêque de Rome. » Sur quoi, d'Eprémesnil, « fatigué », dit M. Chénon, l'interrompit en disant : « L'évêque de Rome est pour les catholiques le souverain pontife. » Il s'agit bien de d'Eprémesnil fatigué ! » L'important serait de savoir si d'Eprémesnil « fatigué » avait raison; et c'est ce que M. Chénon n'a pas démontré. M. Chénon d'ailleurs n'y était pas tenu, car ce n'est pas une discussion théologique qu'il avait à écrire, mais un simple récit. Ce récit, il l'a fait avec clarté, mais, comme toujours, avec une partialité manifeste pour l'opinion de d'Eprémesnil et contre le clergé assermenté. Assez respectueux, il faut le reconnaître, envers l'évêque Grégoire, il n'a pas rendu suffisamment justice à l'Eglise constitutionnelle, à son patriotisme, à sa foi, aux services qu'elle a rendus à la France et qu'elle aurait continué à lui rendre sans les fautes du Directoire et sans la politique néfaste du premier consul.

Oserai-je exprimer mon étonnement de ne pas voir figurer dans la bibliographie relative à ces questions les ouvrages suivants : *Histoire de l'Eglise de France,* par l'abbé Guettée, dont le XIIe vol. traite de la Révolution, 1856; — *l'Eglise et la Révolution française de 1789 à 1802,* par Ed. de Pressensé, 1867; — *les Constitutions de la France,* par F. A. Hélie, dont les deux premiers volumes traitent de la Constituante, de la Convention et de la République, 1875 et 1876; — *le Clergé de quatre-vingt-neuf,* par Jean Wallon, 1876; — *les Origines du Concordat,* par L. Séché, dont le premier volume traite de Pie VI et du Directoire, 1894; — etc. E. MICHAUD.

Le Mouvement religieux à Paris pendant la Révolution *(1789-1801), par le D^r* ROBINET; *T. Ier,* **la Révolution dans l'Eglise** *(juillet 1789 à septembre 1791); Paris, L. Cerf, gr. in-8°, 574 p., 1896, 7 fr. 50.*

Ce volume est une nouvelle preuve de la difficulté d'écrire l'histoire de la Révolution française, lorsqu'on étudie ce sujet, déjà si brûlant par lui-même, avec un esprit systématique et avec le parti pris de critiquer les faits et de les juger d'après son système à soi. M. le Dr Robinet est certainement de la plus entière bonne foi. Mais son positivisme étroit, sa manie de vouloir juger le christianisme au point de vue de « l'Humanité, le seul vrai Grand-Etre, le seul véritable Etre suprême, dit-il, puisqu'on n'en a jamais vu ou connu aucun autre (p. 101)! »; la naïveté avec laquelle, matérialisant la Trinité, il prétend conclure à la « fragilité de la doctrine chrétienne (p. 38) », la naïveté non moins grande avec laquelle il n'aperçoit dans la religion chrétienne que l'œuvre des douze apôtres, des 76 *(sic)* disciples et surtout des évêques de Rome (p. 40), etc., toute cette incroyable théologie, mêlée au récit et aux appréciations des faits de la Révolution, gâte singulièrement la valeur de ce volume.

Et cependant, d'autre part, on y trouve beaucoup de documents très intéressants, généralement dispersés, grâce auxquels on peut pénétrer dans une infinité de détails menus et précis sur les choses de la Révolution. Les lecteurs intelligents qui connaissent l'inanité de la théorie « positiviste hu-

manitaire », et l'inanité des jugements que cette théorie peut inspirer sur la vraie nature du christianisme et sur la marche de l'histoire pourront aisément écarter cette théorie et ces jugements, et ne voir que les documents mêmes, documents très instructifs.

Ils laisseront donc de côté l'étrange introduction de 104 pages, hors d'œuvre qui obstrue le volume plus qu'il ne l'ouvre. Ils arriveront immédiatement aux cinq chapitres qui en forment le fond, et dans lesquels il s'agit 1° de la suppression de la dîme, 2° de l'aliénation des biens du clergé, 3° de la constitution civile du clergé, 4° du schisme, 5° des fêtes publiques pendant l'assemblée constituante.

Très curieux, je le répète, les détails sur le prestige du culte catholique en 1789, et sur les mœurs des hauts dignitaires du clergé (p. 116-125). L'auteur ajoute cette très juste réflexion : « Et cependant c'était ce corps avili et corrompu, dégradé par la richesse et l'oisiveté, même chez les ordres mendiants; tellement déchu de son ancienne valeur, déchiré et affaibli lui-même par l'antagonisme de ses parties, qui, pendant tout ce siècle et le précédent, avait troublé la vie nationale par ses querelles dogmatiques, ses luttes intérieures, ses convoitises et ses prétentions; qui, au moyen du bras séculier, voulait encore, si peu de temps avant la convocation des Etats-généraux, imposer aux Français, comme articles de foi, toutes les variations qu'il plaisait aux casuistes romains et à la corporation des jésuites d'introduire dans les croyances de l'Eglise [1] : c'est ce corps devenu incapable et indigne, qui inscrivait dans ses cahiers l'injonction de maintenir le catholicisme (romain) comme seule religion de l'Etat, à l'exclusion de tous les autres cultes; la volonté de faire révoquer l'édit de *tolérance,* afin de remettre les protestants sous le régime de la révocation de l'édit de Nantes; et qui prétendait conserver son *veto* sur tous les écrits philosophiques et politiques, sa main mise exclusive et définitive sur l'instruction et l'éducation publiques à tous les degrés, c'est-à-dire exploiter et di-

---

[1]) D'après Voltaire, le cardinal Fleury n'aurait pas signé moins de 56,000 lettres de cachet, presque toutes pour les querelles du jansénisme ou de la Bulle.— Voir, dans la présente livraison (p. 304-334), comment l'infâme ministre Dubois, en vue d'obtenir le chapeau de cardinal, cherchait à plaire au pape en sévissant contre les jansénistes.

riger toujours à son avantage, surtout par l'ignorance infligée au plus grand nombre, la vie intellectuelle, sociale et morale de la nation (p. 120)! »

Très curieux également, les griefs du bas clergé contre le haut clergé; le cahier des doléances et remontrances du clergé de Paris *intra et extra muros;* les preuves que les revenus des fondations n'était plus employés à secourir les pauvres (p. 167); les détails incroyables sur le triste état de l'Hôtel-Dieu, de Bicêtre et de la Salpétrière, par défaut de charité du clergé (p. 170-180); les chiffres précis des *revenus* du clergé, revenus qui s'élevaient à 140 millions et même, en comptant tout, à 175,980,000 livres (p. 208); les fragments de l'ouvrage de Rozet sur la *Véritable origine des biens ecclésiastiques* (p. 204-206).

Le chapitre sur la constitution civile du clergé est aussi plein de renseignements. On y voit, entre autres choses, comment le comité ecclésiastique de l'Assemblée voulait ramener l'Eglise d'Occident à sa pureté primitive, pureté qui « depuis huit à neuf cents ans est l'objet des regrets de tous les gens de bien. » Malheureusement, l'auteur détériore son récit par ses appréciations antichrétiennes. Il s'imagine que c'est attaquer le progrès que de vouloir, selon son expression, « ramener l'Occident à mille ans en arrière (p. 273)! » Il ignore le vrai catholicisme jusqu'à reprocher à l'abbé Grégoire d'avoir eu « l'esprit protestant (p. 301); » or, selon lui, l'esprit protestant consiste à « réduire le monothéisme à sa plus simple expression, au déisme le plus élémentaire (p. 310)», etc. Toute cette façon de caractériser le protestantisme est étrange. L'auteur ignore qu'il y a protestantisme et protestantisme, comme il y a catholicisme et catholicisme, et que les griefs à bon droit dirigés contre tel protestantisme ou tel catholicisme ne sont plus applicables sans erreur à tel autre.

L'auteur ne déteste pas moins les jansénistes et les gallicans du comité ecclésiastique que les protestants; il en veut surtout à Camus. Pourquoi? Parce que ces partisans du rétablissement de l'Eglise primitive n'ont pas prononcé la séparation de l'Eglise et de l'Etat! L'auteur confond l'Eglise romaine actuelle avec l'ancienne Eglise et même avec la chrétienté; il dit que celle-ci est « entièrement due à la papauté (p. 300)», que c'est l'Eglise du moyen âge « qui a fait la chrétienté (p. 281)»; il loue «ce que la papauté, dans sa phase

ascendante, *en ses plus grands jours du VIIIe au XIIe siècle (sic)*, a su tirer pour l'éducation du monde barbare et la *purification (!)* de la société romaine, d'une doctrine *aussi imparfaite que celle du Christ* (p. 297). » Ces notions sur la papauté du IXe siècle et des suivants, les plus horribles siècles de la papauté, transformés en grands jours et même « en ses plus grands jours, » dénotent une complète ignorance de l'histoire de la papauté. Ce n'est pas la première fois que l'on voit la papauté du moyen âge admirée par les ennemis du christianisme; cette admiration suppose même une certaine logique. Peut-on, en vérité, parler de « la grandeur et de l'originalité de la civilisation du moyen âge jusqu'au XIIIe siècle au moins (p. 300) », et en faire gloire à la papauté?

L'auteur est plus juste, lorsque, réfutant *l'Histoire de la Constitution civile du clergé* par M. Sciout, il dit (p. 409) : « Ce sont les prêtres réfractaires, commandés par les évêques réfractaires, et non pas l'indignation des fidèles, qui ont fait le schisme et la guerre religieuse, en épouvantant les consciences par la nullité prétendue des sacrements administrés par les prêtres constitutionnels! Ce sont les intrigues et la diplomatie de Rome et de l'épiscopat français, appuyés par la coalition des émigrés et des puissances, au dehors, et par les conspirations de la cour, des nobles et des prêtres réfractaires, au dedans, qui changèrent les dispositions de la masse des catholiques et du clergé du deuxième ordre, qui, avant la guerre engagée de parti pris par le *haut clergé* contre l'Assemblée, à propos des réformes introduites dans l'Eglise, y étaient plutôt favorables ou indifférents. Les couvents en particulier étaient les foyers actifs, quoique cachés, du fanatisme et des conspirations contre-révolutionnaires. Les *émigrés de l'intérieur,* nobles ou non, mais surtout les aristocrates, allaient s'y joindre aux prêtres non-jureurs et y arrêter de concert les instructions et les mots d'ordre que les religieux et les religieuses faisaient circuler dans les familles, *avec toutes sortes d'exagérations, de mensonges et d'excitations à la résistance.* »

On le voit, c'est toujours le même procédé. En 1791 comme de nos jours, c'est le haut clergé réfractaire qui impose le mot d'ordre au bas clergé, et qui, aidé des couvents, entretient le fanatisme chez les fidèles, lesquels, abandonnés à

eux-mêmes, suivraient plutôt la réforme qu'ils ne la combattraient.

Et ce qui est aussi toujours le même, c'est l'aveuglement et l'entêtement avec lesquels les ennemis du christianisme confondent le vrai christianisme avec le faux, le vrai catholicisme avec le papisme, l'Eglise catholique avec l'Eglise romaine, et dirigent contre la vérité des attaques qui ne devraient être dirigées que contre l'erreur. M. le Dr Robinet a frappé le papisme avec raison; mais les coups qu'ils a cru porter contre les ennemis du papisme, il les a portés à faux.

E. M.

Le Problème de la mort, *par Louis* Bourdeau. *Paris, Alcan, in-8°, 1896, 5 fr.*

Dans une introduction très modérée et très habile, l'auteur dit qu'on aurait moins d'appréhension de la mort, si on la connaissait mieux; qu'il ne faut plus se borner à faire de ce problème une affaire de sentiment; qu'il faut l'examiner avec la raison et à la lumière de la science. Très bien. Et le lecteur attiré s'empresse de passer aux chapitres, avec l'espoir qu'ils seront philosophiques comme ceux de M. Alaux [1]) et scientifiques comme ceux de M. Armand Sabatier [2]). Malheureusement il n'en est rien. Le savant auteur de la *Théorie des sciences* et de l'*Essai sur l'histoire et les historiens* n'a fait, certainement sans le vouloir, qu'une œuvre plus partiale que scientifique. Sa thèse n'est au fond que l'ancienne négation habillée à la moderne et en très bon style, de la spiritualité de l'âme, de l'immortalité de l'âme, de la vie future et même de l'existence de Dieu. Pour la réfuter, il faudrait publier des traités complets de théodicée et d'eschatologie, et ce n'est point ici le lieu. Je veux seulement indiquer très brièvement la faiblesse des procédés de l'auteur.

Il réunit les superstitions dans lesquelles les *crédules* (je ne dis pas les croyants) de toutes les religions et de toutes les époques sont tombés, et ce tableau tend à rendre ridicule la croyance à la vie future. Il réunit les assertions des non-croyants, des sceptiques, et de tous ceux qui semblent pré-

---

[1]) Voir la *Revue* 1896, n. 14, p. 351-354.
[2]) Voir la *Revue*, 1896, n. 15, p. 580-586.

férer le repos du néant à l'éternelle activité de la vie; et toutes ces citations tendent à faire croire que la croyance à la vie future est rejetée par l'élite de l'humanité, et admise seulement par une minorité à peu près dénuée d'intelligence et de science (p. 58-59). Il réunit les fausses explications qui ont été données sur l'âme et sur l'activité de l'âme dans la vie future; et de la fausseté de ces explications il conclut à la fausseté même de la chose. De ce que nous ignorons le « comment » ou de ce qu'on l'explique peu ou mal, il nie la chose même; le sophisme saute aux yeux.

A en croire l'auteur, la croyance à la vie future supposerait une quantité de miracles et l'intervention d'un pouvoir surnaturel (p. 297); et comme ni le miracle ni le surnaturel ne sont admissibles, il est clair qu'il faut rejeter la vie future! Et puis, la vie future serait « vouée à une perpétuelle monotonie »; elle ne serait qu'une « pétrification de la vie et une forme de la mort (p. 294) ». Quel est l'homme sensé qui pourrait dès lors croire à la vie future? C'était bon pour Tertullien de dire: « La chose est croyable parce qu'elle est absurde, elle est certaine parcequ'elle est impossible (p. 300)!» Comme si la foi chrétienne en général et la foi dans la vie future en particulier, ne reposaient que sur l'absurde et l'impossible!

A ceux qui trouvent que certains crimes ne sont pas assez châtiés en cette vie et que certains actes de vertu n'y sont pas assez récompensés, et qui en concluent, au nom de la justice divine, qu'une vie future est nécessaire, M. Bourdeau répond que c'est là « instituer la morale d'intérêt »; que le sentiment du devoir seul suffit (p. 125); comme si la recherche du bonheur était immorale, et comme si la vertu et la félicité ne pouvaient pas être unies dans un monde parfait! M. Bourdeau cependant ne craint pas d'en appeler plus loin à l'idée de la récompense, lorsqu'il dit que la mort bien supportée est un acte moral qui « trouve sa récompense dans le calme d'une bonne fin (p. 354). »

Comment M. Bourdeau, qui se pique de « science positive », peut-il faire fond sur des boutades de Voltaire et de Hume? Il cite sérieusement un dilemme comique de ce dernier : « De deux chose l'une: ou il y a de la justice en ce monde, *et alors elle doit suffire!* ou il n'y en a pas, et *quelle raison* a-t-on d'en espérer davantage dans une autre vie (p. 127)? » M. B.

cite ce mot de Gœthe : « Pour se retrouver dans l'infini, l'individu s'évanouit volontiers » ; il ne s'aperçoit pas que ce texte le condamne, car d'après ce texte l'individu ne meurt que pour *se retrouver* dans l'infini, tandis que M. Bourdeau veut que l'individu *se perde* dans l'infini, infini qui, d'ailleurs, selon lui, n'est nullement l'infini, mais seulement « l'impersonnalité de l'ensemble (p. 350) ! »

On sait que, selon St-Paul, au corps grossier de cette vie survit une sorte de graine, mystérieuse semence d'où sortira le corps spiritualisé de la vie future (et quod seminas, non corpus, quod futurum est, seminas, sed nudum granum). On sait aussi les beaux travaux du savant doyen de la Faculté des sciences de Montpellier, M. Armand Sabatier, sur cette question. M. Bourdeau, au lieu de les critiquer, les omet (p. 172-173). Ne pouvant palper dès maintenant les choses futures, il les nie, comme si l'actualité présente était le dernier mot et le dernier résultat des forces et des lois de la nature !

Au lieu de chercher à préciser la véritable doctrine chrétienne sur le sujet en question, et de citer les enseignements exacts des théologiens compétents, M. Bourdeau a cité, entre autres, les papes de la cour d'Avignon, Bembo, Léon X (p. 53) ! Renan est aussi une des grandes autorités mises en avant par l'auteur !

Quand M. Bourdeau a besoin de nier la spiritualité de l'âme et d'en faire non une force pensante, mais une simple fonction de l'organisme (p. 83), il insiste beaucoup sur l'unité de l'être humain, unité non de la personne, mais de la substance physique et matérielle; et quand il a besoin de nier la possibilité de la résurrection, il attaque cette même unité dont il faisait tout à l'heure un si grand cas : « nous avons, dit-il, non un corps unique et fixe, mais une multitude de corps successifs qui se modifient continuellement (p. 174) » ; et il en est de même de l'âme : « le sentiment de notre identité nous trompe; nos esprits ne varient pas moins que nos corps, non seulement d'âge en âge, mais de moment en moment (p. 176) ». Donc, là l'homme est un, ici il ne l'est plus, ni dans son corps, ni dans son âme ; auquel faut-il croire ?

M. Bourdeau en est encore à l'opinion de MM. Bain et Taylor sur l'origine des trois notions de l'âme, de la survi-

vance et de Dieu; il paraîtrait que l'homme aurait ces trois notions parce qu'il rêve, et que, s'il ne rêvait pas, il ne les aurait pas (p. 16-25). C'est une explication absolument fantaisiste, que l'on peut remplacer, avec plus de raison positive, croyons-nous, par la notion de la cause et de l'effet, appliquée soit à la pensée de l'homme, soit à ses actes corporels, soit aux phénomènes extérieurs de l'univers.

Le volume de M. Bourdeau, toutefois, se termine par de bons conseils sur la résignation aux souffrances de cette vie, sur la patience, sur l'acceptation de l'inévitable, etc.; mais ce sont des conseils qui ne reposent ni sur des principes clairs, ni sur une sanction suffisante, et qui, par conséquent, sont trop débiles pour constituer une morale positive, logique et ferme.

E. M.

Le Conclave, *par* Lucius Lector; *Paris, Lethielleux, 1894, 1 vol. in-18, 780 p., 6 fr. 75.*

Laissons de côté les ritournelles sur la prétendue primauté divine de l'Eglise de Rome, primauté qui dériverait de la prétendue primauté de St-Pierre, lequel serait le fondateur de cette Eglise: de telles assertions n'ont plus cours parmi les théologiens qui respectent l'Ecriture sainte, les Pères et la théologie. Laissons de côté les dates fausses, lapsus de l'imprimeur certainement, ainsi que les pages sur Pie IX, sur Léon XIII, sur la réconciliation entre la papauté et l'Italie, sur Crispi, etc., pages qui sentent le petit journalisme et même le reportage. Laissons enfin de côté l'esprit ultramontain de l'auteur, qui cherche à justifier même l'injustifiable. Il reste encore, toute défalcation faite, un fond de travail sérieux, une accumulation intéressante de détails historiques, des analyses objectives de documents officiels; toutes choses qui font de ce livre un livre utile à consulter.

Ce n'est pas une histoire des conclaves; histoire très importante et très curieuse qui a été commencée par plusieurs, mais qui reste encore à faire, et qui ne sera faite que lorsque seront publiés tous les documents diplomatiques encore enfouis dans les archives des gouvernements de l'Europe. L'auteur se borne à étudier le conclave au point de vue de son organisation, et de sa législation ancienne et moderne. A la rigueur,

il aurait dû, d'après le titre de son livre, commencer son étude à l'année 1274, lorsque Grégoire X institua le conclave proprement dit, en décrétant que les cardinaux se réuniraient désormais en un lieu « fermé », pour y procéder à l'élection du pape. Il a préféré consacrer les 90 premières pages de son volume à résumer les origines de l'élection des papes, ses diverses formes dans le cours des siècles jusqu'à Grégoire X. Après cette sorte d'introduction, il traite, en divers chapitres, de la constitution du conclave, de sa législation organique, des funérailles du pape, de l'interrègne, du gouvernement provisoire du sacré-collège, des cardinaux chefs d'ordre, du cardinal Camerlingue, du lieu du conclave, de son organisation matérielle, de l'entrée au conclave, de l'ordre intérieur, du veto d'exclusion des puissances, des opérations électorales, du scrutin, etc.; suivent en appendices les trois bulles de Pie IX et le Règlement du 10 janvier 1878.

Si l'auteur s'est placé en général à un point de vue ultramontain, il n'en a pas moins fait ça et là quelques aveux précieux, qu'il serait trop long de relever ici. Je me bornerai à remarquer que, de l'aveu de l'auteur, la catholicité n'a revendiqué, pendant plus de dix siècles, « aucun droit d'immixtion dans la constitution du pontificat romain (p. 6) »; abnégation qui se comprend d'elle-même, l'évêque de Rome n'ayant été pendant de longs siècles qu'un simple évêque, soumis comme tous les autres au droit commun; mais abnégation bien étrange, inexplicable même, dans le système ultramontain, où la catholicité est censée avoir vu dans l'évêque de Rome la source même de la juridiction de l'Eglise!

L'auteur ne se gêne nullement pour trouver insuffisante (« un coup d'épée dans l'eau, » dit-il) la bulle *Cum tam divino* de Jules II, en 1503 (p. 106). Il est encore plus sévère au sujet de la bulle *Cum secundum* de Paul IV, en 1558 (et non 1758); il s'élève contre le préambule « prolixe, rédigé dans ce style *ampoulé, sonore* et *creux* qu'ont affectionné parfois les *scriptores* de la chancellerie pontificale (p. 107) ».

M. Lucius Lector, teinté d'américanisme, semble même ne faire grand cas ni de ce qui reste de pouvoir temporel au pape actuel, ni du séjour du pape à Rome même. « Dussions-nous voir, dit-il, le successeur de Pierre, secouant de ses pieds la poussière séculaire de Rome, *se débarrasser des accessoires*

d'une souveraineté devenue purement nominale et dérisoire, pour aller chercher un refuge dans quelque couvent de la vieille Europe ou dans quelque moderne *Mansion House* de la libre Amérique, *peu importe* (p. 701).» Mais, d'autre part, si l'abandon de Rome «importe peu», comment l'auteur peut-il dire que «la primauté universelle du pape n'est qu'une résultante *du fait de son épiscopat romain* (p. 6)», et que «le fait de succéder à St-Pierre *sur le siège de Rome,* constitue ipso facto le chef suprême de l'Eglise universelle (p. 14)?» La contradiction n'est-elle pas évidente?

D'autres contradictions, plus graves encore, entre certains aveux de Lucius Lector et le système papiste, seraient à signaler. Je le ferai plus tard. E. M.

II. Deutsche Bibliographie.

Zur fünfundzwanzigjährigen Dogmatisierung der vatikanischen Papstlehren: **Fragen ohne Antwort über die römische Zukunftstheologie und die alte katholische Kirchenlehre** von K. Obricht, *Halle, Eugen Strien, 1896, 356 S., Preis 4 M. 80 Pf.*

Bischof Korum von Trier hatte 1890 zu Koblenz den versammelten „Katholiken" pathetisch zugerufen, wie der römische Klerus nichts anderes wünsche, als „mit den Waffen des Geistes" hinauszugehen und überall hin „das Licht bringen zu dürfen". Diesem Wunsche wollte der damalige Generalvikar Dr. Th. Weber in der Weise entgegenkommen, dass er sich selbst als ein mit den „Waffen des Geistes" zu bearbeitendes Objekt darbot, um der verheissenen Erleuchtung teilhaftig zu werden. Bekanntlich aber wollte sich Herr Korum darauf nicht einlassen. Der Verfasser der vorliegenden Schrift erzählt nun zunächst ein analoges Erlebnis: Der römische Geistliche seines Wohnortes besucht ihn, um ihm seine guten Dienste anzubieten; das führt zu allerlei Fragen, auf die der Geistliche die Antwort schuldig bleibt. Statt den Besuch mit einem Gegenbesuch zu erwidern, entschliesst sich Obricht, dem dienstfertigen Pfarrer 160 Visitenkarten abzugeben, auf denen kürzere und längere Fragen stehen, die ein römischer Theologe einem altkatholischen Laien beantworten sollte, wenn er an ihm das barmherzige Werk der

Belehrung üben will. — Natürlich wich der betreffende Geistliche aus. Statt eine Antwort zu geben, erwiderte er dem Fragenden, er wolle für ihn beten, damit er von seiner Blindheit geheilt werde. — Das ist der Inhalt des vorliegenden Buches. Es enthält ein ausserordentlich reiches Material. Gute Register erleichtern den Gebrauch. Einen besondern Reiz gewinnen die Auseinandersetzungen durch den schalkhaften Humor, der sich durch das Ganze hindurchzieht. So giebt der Verfasser z. B. den Text der offiziellen Übersetzung der Konzilsbeschlüsse vom 18. Juli 1870 genau wieder, schiebt aber — gleichsam als Illustrationen zum Text — da und dort jesuitische Aussprüche ein, die den Satz variieren: „Der Zweck heiligt die Mittel".

Obricht kennt die einschlägige Litteratur sehr gut; aber er nennt seine Quellen nirgendwo. Vielleicht erklärt sich das aus der Rücksicht auf den Umfang der Schrift, der fast doppelt so gross hätte werden müssen, wenn die zahllosen Notizen auf ihre Quellen zurückgeführt worden wären. Immerhin mag durch die freie Behandlung des Stoffes dem Verfasser da und dort ein kleiner Verstoss begegnet sein. So ist z. B. der römische Bischof, der den Patriarchen Johannes Jejunator wegen des angemassten Universalepiskopates rügt, nicht Leo I. (S. 86).

Der Verfasser übersetzt jedes lateinische Wort, das er anführt, ins Deutsche. Die Schrift ist für jeden gebildeten Laien nicht bloss eine leicht verständliche, sondern auch eine sehr erheiternde Lektüre. H.

Geschichte der byzantinischen Litteratur *von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches (527—1453) von* KARL KRUMBACHER, *a. o. Professor an der Universität München. 2. Auflage, bearbeitet unter Mitwirkung von* A. EHRHARD, *o. ö. Professor an der Universität Würzburg, und* H. GELZER, *o. ö. Professor an der Universität Jena. (= Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft, herausgegeben von Iwan von Müller, IX. Bd. 1. Abteilung.)*

München, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, Oskar Beck. 1897. XX u. 1193 S. gr. 8⁰. (Preis M. 24, gebunden M. 26. 50.)

Die Thatsache, dass von diesem im Jahre 1891 zum erstenmal erschienenen Werke schon nach so kurzer Zeit eine 2. Auf-

lage erscheinen konnte, giebt ein erfreuliches Zeugnis von dem Interesse, das den byzantinischen Studien in neuester Zeit entgegengebracht wird. Darauf hat eben Krumbachers Buch in seiner ersten Gestalt und die darauf folgende Begründung seiner Byzantinischen Zeitschrift einen besonders anregenden Einfluss geübt, wie sich denn überhaupt niemand in Deutschland grössere oder auch nur gleiche Verdienste um dieses Studiengebiet erworben hat, als Krumbacher.

Der äussere Umfang des Buches ist von den 495 Seiten der ersten Auflage auf die oben angegebene Seitenzahl angewachsen. Sehen wir dabei vorläufig von dem ab, was in der 2. Auflage ganz neu ist, von den Arbeiten der beiden im Titel genannten Mitarbeiter und von der am Schluss angehängten allgemeinen Bibliographie, so bleiben für diejenigen Teile, welche dem Inhalt der 1. Auflage entsprechen, immer noch über 700 Seiten übrig. Der Vergleich mit der 1. Auflage zeigt auf jeder Seite, wie rastlos K. an der Vervollkommnung seines Werkes gearbeitet hat. Zu einem grossen Teil ist die Vermehrung des Umfanges bedingt durch die Fortführung und Ergänzung der überaus sorgfältigen und reichhaltigen Litteraturangaben, nicht nur in Bezug auf die verhältnismässig sehr reichliche Produktion der letzten sechs Jahre, sondern auch in Bezug auf ältere Litteratur. Neben der deutschen Litteratur und dem verhältnismässig Wenigen, was in andern westeuropäischen Sprachen zur byzantinischen Litteratur geschrieben ist, sind auch die zahlreichen griechischen und russischen Arbeiten mit aller Sorgfalt verzeichnet, d. h. so weit es eben einem in Deutschland lebenden Gelehrten, selbst wenn er an einem so günstigen Orte wie München lebt, möglich ist, von diesen Publikationen Kenntnis zu erhalten. Weiter ist in der neuen Auflage auch besonderes Gewicht gelegt auf genaue Angaben über die handschriftliche Überlieferung der einzelnen Autoren, der edierten und besonders auch der noch nicht edierten. K. selbst bemerkt in der Vorrede, wie sehr er bei der Vorbereitung der neuen Auflage sich das Studium der unedierten Handschriften angelegen sein liess und zu diesem Zweck grössere Studienreisen unternahm. So orientiert die neue Auflage nicht nur auf das genaueste über den heutigen Stand der byzantinischen Litteraturforschung, sondern giebt auch für künftige Bearbeiter der zahlreichen noch unerledigten Fragen die wert-

vollsten Hinweisungen. Es ist dabei eine nicht genug zu schätzende Eigenschaft des durch und durch soliden Werkes, dass nirgends blosse Hypothesen wie ausgemachte Wahrheiten vorgetragen werden, dass vielmehr überall ganz genau angegeben wird, wo die Grenze der bisher erlangten Einsicht ist, und welche Punkte dagegen noch im Dunkeln liegen oder wenigstens durch die bisher daran gewandte Arbeit noch nicht vollkommen aufgehellt sind. Und zu thun ist in der That auf diesem Gebiet noch sehr viel übrig, zumal ein sehr erheblicher Teil der gesamten byzantinischen Litteratur noch unediert in den Bibliotheken schlummert, und das bisher Edierte vielfach in unbrauchbaren Ausgaben vorliegt.

Die wichtigsten Fortschritte hat seit dem Erscheinen der 1. Auflage die Forschung zur byzantinischen Geschichtschreibung gemacht, obwohl gerade hier auch noch am meisten des Rätselhaften übrig ist, bei dem vielfach noch unaufgeklärten litterarischen Zusammenhang der einzelnen Geschichts- und Chronikwerke untereinander, der auch nicht klar gestellt werden kann, solange die noch immer vermissten kritischen Ausgaben mancher Hauptautoren nicht vorliegen. Gleich der erste Abschnitt von K.s Arbeit, über die Geschichtschreiber und Chronisten (S. 219 bis 408), hat daher mehrfache erhebliche Umarbeitungen und Erweiterungen erfahren, besonders aber in seiner 2. Hälfte über die Chronisten. Sehr erweitert, den inzwischen gewonnenen Einsichten entsprechend, ist der § 140 über Malalas (S. 325 bis 334), ferner über Symeon den Magister und Logotheten (S. 358 ff.), über dessen echtes Chronikwerk erst jetzt Zuverlässigeres zu sagen war, und dessen Identität mit dem bekannten Symeon Metaphrastes, dem Bearbeiter der Heiligenlegenden, jetzt als sehr wahrscheinlich bezeichnet wird. Neu sind sodann einige Paragraphen über spätere Chronikwerke (S. 386 ff.), eine Zusammenstellung der K. bekannten Handschriften, die Unediertes enthalten (S. 397 ff.), eine Übersicht über Chroniken und Verwandtes aus der Türkenzeit (S. 399 ff.), endlich eine Übersicht über die wichtigsten orientalischen und slavischen Chroniken mit Angabe der wichtigsten Litteratur (S. 403—408). Neu ist auch der § 137 über Typika (S. 314—319), der grossenteils auf Veröffentlichungen aus den letzten Jahren beruht. — In dem sich anschliessenden Abschnitt über Geographie (S. 409—427) hat der Paragraph über Kodinos eine neue Gestalt erhalten, auf

Grund der Forschungen von Th. Preger. — Unter Philosophie (S. 428—449) wird u. a. bei Psellos eingehender über die ihm zugeschriebenen Gedichte gehandelt (S. 439 ff.) — Wichtige Bereicherungen hat auch der Abschnitt über Alterthumswissenschaft (S. 499—604) erfahren, und ganz neu ist der Abschnitt über die Fachwissenschaften (S. 604—638). — Von den Vermehrungen und Verbesserungen, welche die 2. Hauptabteilung des Buches, Poetische Litteratur (S. 639—786), erfahren hat, sei nur auf den etwas erweiterten Paragraphen über den grossen Kirchendichter Romanos (S. 663—671), von welchem Krumbacher eine vollständige kritische Ausgabe vorbereitet, auf § 280 über die Überlieferung der griechischen Kirchenpoesie (S. 685 bis 689), auf § 295 über Theodoros Studites (S. 712 ff.), und auf § 306 über Johannes Kyriotes (S. 731—737) hingewiesen. — In der 3. Hauptabteilung über die Vulgärgriechische Litteratur (S. 787—910) ist neu der § 399 über Sprichwörter (S. 903 ff.), der sich hauptsächlich auf K.s eigene wertvolle Publikationen über mittelgriechische Sprichwörter stützt. — Eine überaus dankenswerte Bereicherung der neuen Auflage ist endlich die Allgemeine Bibliographie S. 1068—1144, eine Realbibliographie, der man es ansieht, auch ohne dass es der Verfasser besonders versichern würde, dass darin „die Summen langjähriger Erfahrungen niedergelegt“ sind (S. XIII); dieselbe umfasst die Gebiete der politischen Geschichte, innern Geschichte, Kirchengeschichte, Chronologie, internationalen Kulturbeziehungen, Ethnographie, Geographie, Topographie, Kunstgeschichte, Numismatik, Sigillographie, Epigraphik, Sprache, Sagenkunde, Geschichte der byzantinischen Philologie etc. —

Die Litteraturangaben zu den einzelnen Autoren, und ebenso diejenigen der Allgemeinen Bibliographie, sind mit solcher Umsicht und Sorgfalt gesammelt, dass wenig wirklich Beachtenswertes übersehen sein wird, wenigstens da, wo relative Vollständigkeit angestrebt war, soweit es sich nicht um Publikationen handelt, die, wie schon oben angedeutet, in Deutschland überhaupt nicht erreichbar sind. Nur ein paar Notizen mögen als Nachträge zu K.s Litteraturangaben hier stehen: S. 347 wäre zu der Litteratur über Theophanes Confessor noch die Abhandlung von Tryphon *E. Evangelides* (dessen *Βίοι τῶν ἁγίων* S. 342 citiert sind) zu notieren: *Ἡ μονὴ τῆς Σιγριανῆς ἢ τοῦ μεγάλου Ἀγροῦ. Μελέτη ἱστορικο-τοπογραφική, ἐν ᾗ καὶ περὶ τοῦ ἱδρυτοῦ*

καὶ ἡγουμένου αὐτῆς Θεοφάνους τοῦ Χρονογράφου, Athen 1895. (S. meine Notiz darüber in dieser Zeitschrift, Jahrgang IV, 1896, S. 209.) S. 876 zur Litteratur über den Physiologus: *Ad. Erman*, Bruchstück des koptischen Physiologus, Zeitschrift für ägyptische Sprache, 33. Band, 1895. Zu dem Buch von Goldstaub und Wendriner, Ein tosco-venezianischer Bestiarius, könnte meine Recension desselben, Göttingische gelehrte Anzeigen 1892, S. 756—768, angemerkt werden. S. 1088 vermisst man neben dem Hinweis auf *Hefeles* Konziliengeschichte einen solchen auf seine Abhandlung Zur Geschichte der griechischen Kirche, Neue Sion, Jahrgang 1853, und in dessen Beiträgen zur Kirchengeschichte, Archäologie und Liturgik, Bd. I, S. 407—443. Der S. 1091 unten angeführte Aufsatz von Nikephoros Kalogeras über die Unionsverhandlungen mit dem Konzil von Basel ist nachher auch griechisch gedruckt erschienen im Anhang seiner Schrift: *Μάρκος ὁ Εὐγενικὸς καὶ Βησσαρίων ὁ Καρδινάλις*. Zur Litteratur über die serbische Kirche, S. 1095, kann hingewiesen werden auf *N. R[uzitschitsch]*, Abriss der neuesten theologischen Bibliographie bei den Serben, Revue intern. de théol., Jahrgang IV, 1896, S. 248—252, worin unter anderm die neueren kirchenhistorischen und kanonistischen serbischen Werke verzeichnet sind (leider ohne genauere bibliographische Angaben). S. 1085 vgl. zur Litteratur über die Kaiserkrönung auch *Nik. Pokrowskij*, *Τάξις τῆς στέψεως τῶν βασιλέων ἐν τῇ ἱστορικῇ αὐτῆς ἀναπτύξει*, in der *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, 16. Jahrgang 1896/97, Nr. 11—14 (10.—31. Mai 1896); zuerst russisch im Kirchlichen Boten von St. Petersburg, 1896, Nr. 17—20 (25. Apr.—16. Mai).

S. 1090 ist zu dem Buche von Karapet Ter-Mkrttschian über die Paulikianer die wichtige Abhandlung von *J. Friedrich*, Der ursprüngliche Bericht über die P., Sitzungsber. der philos.-philol. und histor. Klasse der Münchner Akademie, 1896, S. 67 bis 111 (die nur S. 357 als noch nicht erschienen notiert ist), nicht zu übersehen.

Sehr beachtenswert ist auch die Einleitung des Buches, in welcher sich K. mit der herkömmlichen Auffassung des Anfangs der byzantinischen Zeit auseinandersetzt und dabei auch seine eigene in der 1. Auflage vorgetragene Ansicht berichtigt; als der wahre Anfang der byzantinischen Zeit wird jetzt der Anfang der Alleinherrschaft Konstantins (324) begründet. Wenn gleichwohl auch jetzt die Darstellung nicht

hier, sondern von der Zeit Justinians (527) beginnt, so geschah dies aus nicht zu ändernden praktischen Gründen.

Eine ganz besonders wertvolle Vermehrung des Buches in der neuen Auflage besteht darin, dass die theologische Litteratur, die in der 1. Auflage als solche gar nicht behandelt war (einzelne hervorragende Theologen waren nur insofern, als sie auch auf andern Litteraturgebieten thätig waren, in den betreffenden fremden Abteilungen berücksichtigt), jetzt in einem eigenen Abschnitt, und zwar ihrer Stellung und Bedeutung entsprechend im 1. Abschnitt des Buches (S. 37—218) behandelt ist. Dieser Abschnitt ist von *A. Ehrhard* verfasst. Einen bessern Mitarbeiter für dieses Gebiet hätte Krumbacher schwerlich finden können als den genannten Gelehrten, der besonders auch durch seine ausgedehnte Handschriftenkenntnis auf diesem Gebiete besonders für diese Arbeit berufen erschien. Diese Darstellung der byzantinischen theologischen Litteratur ist überhaupt die erste in ihrer Art, wenn auch die byzantinische Theologie in älteren litterarhistorischen Werken, wie besonders in Fabricius' Bibliotheca graeca, in weiterem Umfange berücksichtigt ist. Der Verfasser hatte also die Aufgabe zu leisten, ein bisher noch von niemand gesichtetes, weit zerstreutes und ausserordentlich reichhaltiges Material zum erstenmal zu ordnen und in eine zusammenfassende, übersichtliche Darstellung zu bringen. Er hat diese Aufgabe, soweit ich aus eigener Kenntnis darüber urteilen kann, in vorzüglicher Weise gelöst. — Das Ganze umfasst folgende Unterabteilungen: Dogmatik und Polemik (S. 46—122); Exegese (S. 122—139); Asketik und Mystik (S. 139—160); Geistliche Beredsamkeit (S. 160—176); Hagiographie[1]) (S. 176—205); Katenen (S. 206—218). — Die Werke der einzelnen Autoren sind ebenso sorgfältig litterarhistorisch verzeichnet, wie dies für die andern Litteraturgebiete von Krumbacher geschehen ist, und ebenso zeichnen sich die Litteraturangaben durch die gleiche Sorgfalt und Reichhaltigkeit

---

[1]) Über die wichtigste Frage zur Geschichte der Überlieferung der griechischen hagiographischen Litteratur hat Prof. Ehrhard seitdem eine Arbeit von grundlegender Bedeutung veröffentlicht: „Die Legendensammlung des Symeon Metaphrastes und ihr ursprünglicher Bestand. Eine paläographische Studie zur griechischen Hagiographie.“ S. 46—82 der „Festschrift zum elfhundertjährigen Jubiläum des deutschen Campo Santo in Rom, herausgegeben von Stephan Ehses“. Freiburg i. Br. 1897.

aus. Über die theologische Art und Richtung einzelner interessanter Autoren möchte man von einem so guten Kenner dieser Litteratur wie E. oft etwas mehr hören; aber dies war durch den litterarhistorischen Charakter der Arbeit und die nötige Beschränkung des Umfangs eben ausgeschlossen. Der Gesichtspunkt der Darstellung ist, wie es die Eingliederung der Arbeit in ein litterarhistorisches Werk verlangte, der litterarhistorische; die Beurteilung auch der griechischen Polemiker ist in der Regel ganz objektiv; nur in einzelnen Fällen, wie bei Photios, tritt der kirchliche Standpunkt des Verfassers mehr hervor. — Zur Litteratur wäre S. 46 und S. 76 und 77 die bereits oben erwähnte Abhandlung von Friedrich, Der ursprüngliche Bericht über die Paulikianer, anzuführen, die aber E. bei der Drucklegung seiner Arbeit noch nicht kennen konnte. S. 46 ist E. ferner der 1893 erschienene Anhang zum 1. Band der Symbolik von Mesoloras entgangen, der allerdings nichts Byzantinisches mehr, sondern nur Dokumente aus der Türkenzeit enthält. (Vgl. meine Besprechung in dieser Zeitschrift, Jahrg. II, 1894, S. 548 ff.) Zu S. 89 über Nerses Clajensis vgl. auch *D. Tzolakides, Νερσὲς (Ναρσῆς) ὁ Χαρίεις*, in der *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* (1895?), von da auch in der Zeitschrift: *Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν ἁγίων Γραφῶν*, herausgegeben von dem Archimandriten Gregorios Zigabenos in Marseille, Jahrgang 1895, S. 144—152. (Mit griechischer Übersetzung des Glaubensbekenntnisses des Nerses.) Die *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* konnte E. leider, wie es scheint, nur in einigen frühern Jahrgängen bis einschliesslich 1887 sich verschaffen; dieselbe ist für das Studium der byzantinischen Theologie wichtig durch zeitweilige Publikation noch unedierter Texte. Ich habe von dieser Zeitschrift, abgesehen von einigen früheren Bänden, hier allerdings auch nur wieder das seit Anfang des Jahres 1896 Erschienene zur Hand, woraus ich folgendes notiere: Von dem S. 110 erwähnten Neilos Damylas ist Jahrgang 15, 1895/96, Nr. 48 und 49, und Jahrgang 16, 1896/97, Nr. 1—3 und 7 veröffentlicht: *Νείλου Νταμυλᾶ ἀπολογητικὸν ἔργον τοῦ ιδ' αἰῶνος.* Jahrgang 16, 1896/97, Nr. 3 setzt St. Aristarches seine Veröffentlichung unedierter Homilien des Photios fort (zu S. 77). Auszüge aus Athoshandschriften theologischen Inhalts veröffentlichte Alex. Lauriotes, Jahrgang 16, 1896/97, Nr. 14, 22—24, 27, 28, 30. Zu S. 121: In Nr. 24—28 dieses Jahrgangs veröffentlichte Chr. Papajoannu: *ὁ γνήσιος*

Γενναδίου τοῦ Σχολαρίου λόγος „περὶ τῆς μόνης ὁδοῦ πρὸς τὴν σοτηρίαν τῶν ἀνθρώπων“. Indessen hätten die meisten der angeführten Beiträge für E.'s Arbeit schon deshalb nicht mehr in Betracht kommen können, weil diese schon im Jahre 1895 gedruckt wurde.

Eine höchst schätzbare Beigabe des Buches ist endlich noch der ebenfalls neue „Abriss der byzantinischen Kaisergeschichte“ von *H. Gelzer* (S. 911—1067), der in praktischer und übersichtlicher Darstellung dem Benutzer des Buches alle erwünschte Auskunft über die historischen Daten giebt. Für die Zuverlässigkeit und Gediegenheit der Arbeit bürgt der Name des Verfassers. (Das Urteil über kirchenhistorische Dinge, so besonders über die grossen dogmatischen Kämpfe zur Zeit der ökumenischen Konzilien vom 4.—8. Jahrhundert, ist allerdings von der jetzt herrschenden Richtung der protestantischen Kirchen- und Dogmengeschichtsbetrachtung unangenehm beeinflusst.)

Mit diesem überaus reichen Inhalt und mit dieser gründlichen und zuverlässigen Bearbeitung desselben ist das Buch Krumbachers für jeden, der irgendwie mit byzantinischen Studien sich zu beschäftigen hat oder sich beschäftigen will, durchaus unentbehrlich, unentbehrlich für denjenigen, der sich über das Ganze der byzantinischen Litteratur erst unterrichten und orientieren will, wie für den auf diesem Gebiete selbst wissenschaftlich Arbeitenden als nie versagendes Repertorium über die Fundstellen des Materials und über die bisherigen Leistungen der byzantinischen Philologie.

Prof. Dr. F. Lauchert.

G. B. Winers **Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms.** *Achte Auflage, neu bearbeitet von D.* Paul Wilh. Schmiedel, *ord. Professor der Theologie an der Universität Zürich.*

II. Teil: Syntax. 1. Heft. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht. 1897. S. 145—208. (Preis M. 1.—)

Mit diesem jetzt erschienenen Hefte liegt die erste Fortsetzung nach dem 1894 erschienenen ersten, die Formenlehre umfassenden Teile vor, den ich im Jahrgang 1895 dieser Zeitschrift, S. 591 f., angezeigt habe. Was ich dort über die Sorg-

falt und Gewissenhaftigkeit der Bearbeitung des damals vorliegenden Teiles gesagt habe, gilt in vollem Masse auch von der Fortsetzung. Mit dem mühevollsten Fleiss und der grössten Selbstverleugnung hat der Bearbeiter das im alten Winer vorliegende Material durchaus revidiert, berichtigt, wo es nötig war, dabei die neuere und neueste grammatische wie exegetische Litteratur mit Umsicht benützt, das teils (auch durch kleine exegetische Exkurse) erweiterte, teils im Verhältnis zur letzten Auflage auch zweckmässig zusammengezogene Material vielfach auch anders geordnet, so dass das Ganze ebensogut auch als Sch.s eigenes Werk bezeichnet werden könnte, das ihn auch jedenfalls nicht weniger Arbeit gekostet hat, als wenn es ein ganz neues Buch wäre. Die vor kurzem erschienene Grammatik von Blass (s. die Anzeige derselben im letzten Heft, S. 179 bis 181), konnte Sch. nachträglich noch benützen, sieht aber, wo die Ansichten in einzelnen Fällen abweichen, von Auseinandersetzungen mit derselben ab.

Viele Mühe hat sich der Bearbeiter die Kontrolle der von Winer herrührenden Citate kosten lassen, damit die Benützer des Buches nicht durch ungenaue oder geradezu fehlerhafte Citate irregeführt werden. Mit wieviel Mühe und Zeitverlust dies bei der grossen Fülle von solchen Citaten verbunden war, kann sich jeder denken; um so grösseren Dank hat sich aber auch Sch. durch diese an sich gewiss wenig angenehme Bemühung verdient. Alles festzustellen, konnte Sch. trotzdem nicht gelingen, und in solchen Fällen, wo es ihm nicht gelang, die von W. benützten Ausgaben zu identifizieren, oder dieselben zur Kontrolle einsehen zu können, liess er die alten Winerschen Citate stehen, setzte sie aber zur Kenntlichmachung in Anführungszeichen. Wenigstens zwei dieser zweifelhaft gelassenen Citate bin ich in der Lage, als richtig bestätigen zu können: S. 156 und S. 183 die Citate von Dionis Chrysostomi *Ὀλυμπικός*, rec. J. Geelius (Lugduni Bat. 1840); die angeführten Seitenzahlen stimmen. Warum steht aber S. 191 das Citat: „Blätter für das bayerische Gymnasialschulwesen 1881, 108 ff.“, das doch neu hinzugekommen ist, auch in Anführungszeichen? Es handelt sich um einen Aufsatz von Ant. Bullinger, „*Τοιοῦτος*“-Studien.

Das vorliegende Heft umfasst das 1. Kapitel der Syntax, über den Artikel, und den Anfang des 2. Kapitels, über die

Pronomina. Nach der Ankündigung ist die Vollendung des ganzen Werks bis Ende dieses Jahres in Aussicht genommen. Ich werde auf dasselbe zurückkommen, wenn mir die folgenden Lieferungen vorliegen. Prof. Dr. F. LAUCHERT.

La Estoria de los quatro Dotores de la santa Eglesia. *Die Geschichte der vier grossen lateinischen Kirchenlehrer in einer alten spanischen Übersetzung nach Vincenz von Beauvais herausgegeben von Prof. Dr. theol. et phil.* FRIEDRICH LAUCHERT. *(= Romanische Bibliothek, herausgegeben von Prof. Dr. Wendelin Foerster, Band XIV.) Halle a. S., Max Niemeyer. 1897. XIV und 444 S. 8⁰. (Preis M. 12. —.)*

Der vorliegende Text ist hier zum erstenmal aus einer Handschrift der Strassburger Universitäts- und Landesbibliothek veröffentlicht. Derselbe ist eine Zusammenfassung von allem, was in dem grossen Speculum historiale des Vincentius von Beauvais an verschiedenen Stellen über die vier grossen lateinischen Kirchenlehrer, die heiligen Ambrosius, Hieronymus, Augustinus und Gregor den Grossen, enthalten ist, sowohl Biographisches als an Auszügen (meist moralischen Inhalts) aus deren Schriften. Die Übersetzung, welche übrigens sich nicht als solche giebt und den Vincentius als Original nicht nennt, wird wohl in einem Kloster zu Erbauungszwecken gemacht worden sein.

In Anmerkungen unter dem Text ist zu jedem Kapitel des Textes sowohl das entsprechende Kapitel des Vincentius nachgewiesen, als die Quellen des letzteren in den Schriften der vier Kirchenväter, wie in ihren alten Lebensbeschreibungen. Ausserdem ist in den Anmerkungen an Stellen, wo die Übersetzung unklar oder fehlerhaft ist, der Wortlaut des lateinischen Originaltextes angeführt. In anderen Anmerkungen am Schluss des Bandes sind die sämtlichen in den Excerpten aus den Vätern citierten Bibelstellen nachgewiesen, auch die vorkommenden Citate aus Profanautoren. Den Schluss des Bandes, S. 436 bis 443, bildet ein Verzeichnis der im Texte vorkommenden altspanischen Worte und Ausdrücke, die in der heutigen Sprache nicht mehr gebräuchlich sind. — Das Buch ist Herrn Professor Dr. Reusch gewidmet. ***

III. English Bibliography.

The Holy Orthodox Eastern Churches. *A Lecture delivered Feb. 27, 1896, by the R. Rev.* CH. HALE, *D. D., Bishop of Cairo; New Haven, Conn. 1896.*

We have not space to publish all the chief passages of the learned Lecture of the Right Rev. Bishop Hale, D. D. We subjoin a few of them:

"I might quote many like passages from the writings of Eastern divines, but these will suffice to show how fully in accord in this matter are the Eastern Orthodox and the Anglican Churches. And since this is the case, that they so agree as to the authority of Holy Scripture and the principles of its interpretation, we may be prepared to find that they are at one also as to other important points of faith and practice, and that where there seems to be a divergence, it *may* be due to modes of expression rather than to real disagreement.

Take the doctrine of the sacraments, for instance. The Anglican Church, defining a sacrament as "an outward and visible sign of an inward and spiritual grace given unto us, ordained by Christ Himself," acknowledges two sacraments. The Eastern Churches, defining a mystery—the word they use instead of our word sacrament—as "a visible sign of invisible grace," a "holy act through which grace, or, in other words, the saving power of God, works mysteriously upon man", ordinarily speak of seven, Holy Baptism, the Holy Eucharist, Confirmation (or the Anointing), Penitence, Ordination, Matrimony, and Prayer Oil (the latter meaning the solemn anointing of the sick for their recovery, following literally the injunction of St. James). Sometimes they say, as did Alexander Lycurgus, "There are many sacraments, their number is indefinite, but they are not all necessary to salvation. There are two sacraments necessary to every man, Baptism and the Holy Eucharist." The Eastern Orthodox Churches, while asserting, as does the Anglican, that our Lord is "verily and indeed" present in the Holy Eucharist, have not attempted to define the *mode* of that presence, believing it, to use Philaret's language, a mystery to be apprehended by faith, and not a matter to be speculated and dogmatized upon, or reasoned about. "All definitions or pretended explanations," he goes on to say, "such

as the use of the word transsubstantiation, are but attempts to penetrate the mystery, and in so far tend to overthrow the very nature of the sacrament." The late bishop of Florida, the Rt. Rev. Dr. Young, called the attention of Philaret to the fact that in an English translation of his Longer Catechism the word transsubstantiation occurred repeatedly. "Then the translation is incorrect," was the reply; "we took good care that the word [meaning, of course, a word which might properly be translated by that term] should not be in our catechism." (P. 30-32.)...

"Although the Eastern Churches and the Anglican have so much in common, they have so long lived apart that they are well nigh strangers to each other. They are beginning, in these days, to try to learn something each of the other. Would that each side were content to say of the other only what they *knew* and not what they imagined. Nicodemus of Jerusalem, in a letter I recently received from him, thus writes me, "Bear in mind, brother in Christ, what you have often expressed to us, that there is need that we of the East know you, and that you know us.... They cause much harm, through their want of sympathy, their unkind manner, and their thoughtlessness, who, on your side, judge of us and our affairs, or on our side of you and your affairs, yet pay little attention to the real opinions of each." Much that we hear of the East is from persons whose opinions about *ourselves* we should be sorry to have any one take." (P. 39.)...

"It is not long since when few, if any, in East or West, desired a true union between their respective Churches. But there has been a change. As Prof. Ossinin, of St. Petersburg, said at the second conference at Bonn: "Dr. von Döllinger was perfectly right in saying that there *was* a time when the object was to make the difference as sharp as possible, and the chasm between us as deep as possible. But we enter upon the question in an altogether different spirit now. We sincerely wish for an understanding, and rejoice over each step that brings us nearer to one another." When not only a few, but the great body of leading men on both sides, approach the questions at issue in such spirit, the difficulties will, by God's blessing, be speedily overcome. God speed the day!" (P. 44-45.)...

"Let us try to really understand our brethren of the Eastern Churches, and form our ideas in regard to them, not from careless reading, but from careful study—study of trustworthy authorities. Let us, if we have the opportunity, study not only books, but men. Our clergy and laity, traveling in the East, should try to enter, as fully as may be possible, into the spirit of the people and their Church. As Easterns find it hard to conceive our position as to the *Filioque*, and on other points, so doubtless we misunderstand them. Literal misunderstandings are surely the chief cause of such estrangement as exists. When each Church fairly and fully realizes what the other intends, in word and deed, the time of reconciliation will doubtless be close at hand. God will surely then give each Church grace to do away with whatever may hinder godly union and concord, and in the words of Anthimus, which I have just quoted, to "quench, by mutual concession, the feelings of division . . . which have till now held sway."

Let me close in the words of the now almost centenarian patriarch of Alexandria, Sophronius, written to me in April, 1873:

"Until the Lord vouchsafes the fulfilment of the great work of unity, many inconveniences and stumbling blocks will exist among us, and many misconceptions on either side and misrepresentations will arise, ... but mutual patience and forbearance, enkindled and enflamed by Christian love, and by the inestimable importance of the great and God-pleasing ends at which we aim, can remove all such." God grant that they may!" (P. 46-47.)

The Nicene Creed. *A Manuel for the use of Candidates for Holy Orders by* J. J. LIAS, *M. A., Rector of East Bergholt, Colchester; Chancellor of Llandaff Cathedral &c. One vol. 8°. London and New York, 1897.*

The title of this work shows that it has been written especially for those who are intending to take Holy Orders in the Church of England. Although there exist several text books on the same subject, the excellency of this Manuel thoroughly justifies its publication. It is written in a clear and readable

style—which cannot be said of all the well known Standard works—and also has the great advantage of shewing theological truth in the light of recent scientific discovery. It offers students the opportunity of acquiring a fairly thorough knowledge of the first principles of theological science, so that afterwards they may be able to study the larger works in which those principles are still more fully treated. We are pleased to express our admiration for the very practical manner in which the author treats his subjects. Chancellor Lias having been an examiner of Candidates for Holy Orders for a long time, knows exactly the wants of Anglican students which this work will meet.

The Manuel is of course written from an Anglican point of view, but just for that reason it is of special interest to the Continental reader who desires information concerning the teaching of the Church of England, and we hope, that many will study it in order to learn what is the position of that Church with regard to the subject of the book. A brief description of the contents of this work of 439 pages will serve, better than any words of ours, how the author has treated his subject.

In the Introduction we have put before us a valuable explanation of the "Position of Creeds in the Church system". It gave us satisfaction to hear that within the last thirty years a determined attempt has been made to put an end to the public recitation of the so-called Athanasian Creed in the Anglican Church. At the present time this "Creed", or rather "Hymn" replaces the Apostle's Creed on High Festivals and on Saints' Days. In the Old Catholic Liturgies it has no place.

In the first chapter the author shows us "The Position of Faith in the Christian Scheme".

In the second chapter he fully treats "The Grounds of our Belief in God".

The third chapter is dedicated to "The Essential Nature of God".

In the forth chapter we find a great many most suggestive and interesting thoughts as to "The Revelation of God in the Person of Jesus Christ".

In the fifth chapter we are shown "The Redemptive Work of Jesus Christ".

In chapter VI, the author speaks of "The Holy Ghost". This is one of the most interesting chapters in the book. Mr. Lias has given it the character of an Eirenicon. In the title he has bracketed the "Filioque". He acknowledges that "our best divines have always admitted that the addition [Filioque] to the Creed was made without proper authority". He further mentions that "the Swiss Christian [1]) Catholic Church has struck out the Filioque altogether from the Nicene Creed" in consequence of which "great progress has been made towards formal reunion between the Old Catholics and the Orthodox Church". With a conciliatory intention Chancellor Lias asks with regard to the Eastern Churches: "Shall we not respect a sensitiveness on their part which is not unreasonable, and labour, as far as possible, to make it clear to them that if we find it too late now to revise the language of our Creed, we are, at least, anxious to convey to them that we mean nothing by it but what they will cordially approve?"

The following chapter enters into the exposition of "The Catholic Church". Section I: "On the Church of Christ", Section II: "On the Sacrements of the Church", i. e. Baptism and Holy Communion. Considering the work so excellent as we do, we hardly like to find fault with any portion of it, but we scarcely think the treatment of Confirmation, "which is not itself a Sacrement, but only the official confirmation, attestation, and completion of one already received, "quite satisfactory even from an Anglican point of view. On the other Sacrements of the Catholic Church (Eastern and Western) Chancellor Lias only makes a few remarks in a foot-note, and declares that they "may be valuable adjuncts to the two primary means of grace," but that it is "quite unnecessary" to accept these "rites" as Sacrements. — Section III deals "On Ministers in the Church", Section IV: "On the Authority of the Church".

In the last chapter the great fact of "The Resurrection of the Dead" is explained and illustrated. Dr J. Kunz.

---

[1]) We should like to call Chancellor Lias' attention to a slight slip—constantly made by English authors. He speaks of the Swiss "Christian" Catholic Church. We hope that in the next edition of his book he will alter this to the proper title "Christ-Catholic" Church (Christkatholische *not* Christlich-katholische Kirche).

IV. Russische Bibliographie.

A. P. Lopuchin *(Professor an der geistlichen Akademie in St. Petersburg).* **Biblische Geschichte des Alten Testaments.** *Leitfaden für Schulen und Selbstunterricht. Zweite, verbesserte und mit Abbildungen nach alten Denkmälern vermehrte Auflage. St. Petersburg, Druckerei von J. Puchir. 1896. XII u. 454 S. 8⁰. (Preis 2 Rubel.) (Russisch.)*

Leitfaden der Biblischen Geschichte des Neuen Testaments *von* A. P. Lopuchin. *St. Petersburg, Buchhandlung von J. L. Tusow. 1889. VIII und 464 S. 8⁰. (Preis 2 Rubel.) (Russisch.)*

Die beiden Bände dieses Leitfadens der Biblischen Geschichte waren bei ihrem ersten Erscheinen 1888 und 1889 bestimmt, eine empfindliche Lücke auszufüllen, da ein ähnliches Lehrbuch, das für die Jugend an höheren Schulen und für weitere Kreise als Hülfsmittel zur Einführung in das Studium der Biblischen Geschichte dienen konnte, bis dahin in der russischen Litteratur nicht vorhanden war. Von dem erfreulichen Interesse, das dem Werke entgegengebracht wurde, und von der ihm inzwischen zu teil gewordenen Verbreitung giebt der Umstand Zeugnis, dass der erste, die alttestamentliche Geschichte behandelnde Band jetzt in 2. Auflage erscheinen konnte. — Die ganze Behandlung und Darstellung ist der Bestimmung des Buches sehr angemessen. Die Ereignisse der Biblischen Geschichte selbst werden im engen Anschluss an die biblischen Texte erzählt, teilweise im wörtlichen Anschluss, besonders in der Wiedergabe von Reden, wodurch der Darstellung die ursprüngliche Lebendigkeit erhalten bleibt. Dabei wird aber überall auch auf die innern Gesichtspunkte hingewiesen; im Alten Testamente auf das, wodurch das innere religiöse Leben des jüdischen Volkes in den verschiedenen Perioden charakterisiert wird, auf die für die Erkenntnis der göttlichen Führung des auserwählten Volkes wichtigen Momente, auch auf den Fortgang der messianischen Heilsverkündigung mit Hinweis auf die neutestamentliche Erfüllung und die neutestamentlichen Zurückverweisungen auf die alttestamentlichen Prophetien. Zu der Hervorhebung der apologetischen Gesichtspunkte und des Lehrgehaltes gehört auch, dass der alttestamentliche Band passend mit einer Darlegung des christ-

lichen Schöpfungsbegriffes beginnt. Zur Beleuchtung der biblischen Geschichte und zur weiteren Klarlegung und Bestätigung ihrer Angaben wird auch das neue Material verwendet und herbeigezogen, das aus den reichen neuern Entdeckungen zur babylonisch-assyrischen und ägyptischen Geschichte dazu dienen kann. Jedoch hat der Verfasser in richtiger Festhaltung des Charakters seiner Arbeit dieselbe nicht mit gelehrten Anmerkungen beschwert und sich ebensowenig auf Auseinandersetzungen mit modernen Hypothesen und negativ kritischen Meinungen eingelassen, was in ein Schulbuch auch nicht gehört. Dabei ist doch durchgängig wohl zu erkennen, dass der gelehrte Verfasser die ganze einschlägige Litteratur gründlich kennt, wenn man auch nicht sonst wüsste, dass er selbst auch umfassende gelehrte Werke zur biblischen Geschichte verfasst hat. — In den Anhängen der beiden Bände sind weitere Ausführungen über specielle Punkte gegeben, zur Geschichte wie zur biblischen Archäologie, auch synchronistische Tabellen. Die sehr nützlichen Illustrationen, mit denen die 2. Auflage des alttestamentlichen Bandes vermehrt ist, bestehen teils in Nachbildungen von Darstellungen auf alten Denkmälern, teils in zuverlässigen Darstellungen biblischer Orte, teils in Kartenskizzen. Prof. Dr. F. LAUCHERT.

---

1. **Die Quellen der landläufigen Meinung vom Glauben als Gegensatz der Vernunft.** *Von Professor* P. J. SWJETLOW. *St. Petersburg, Druckerei von S. Dobrodew. 1896. 168 S. 8⁰. (Separat-Ausgabe aus der Zeitschrift „Strannik", 1895—96.) (Russisch.)*

2. **Die Heilungen durch psychischen Einfluss und die Wunderheilungen.** *Eine biblisch-apologetische Skizze von Professor* P. J. SWJETLOW. *St. Petersburg, Druck von J. Puchir. 1896. 79 S. 8⁰. (Separat-Ausgabe aus der „Christlichen Lektüre", 1896.) (Russisch.)*

1. Von dem gelehrten russischen Theologen, dessen Schriften zur Lehre von der Erlösung und über den modernen Mysticismus ich in dieser Zeitschrift 1896, S. 379—382 angezeigt habe, liegen hier zwei neue Schriften zur Apologetik vor, die ebenso die ausgedehnte Gelehrsamkeit des Verfassers auf dem

Gebiete der theologischen und philosophischen Litteratur (besonders auch der deutschen), wie seinen Scharfsinn in der Behandlung solcher Fragen bezeugen. Der Gedankengang der ersten Schrift ist etwa folgender: Das landläufige seichte Gerede über den Widerspruch des Glaubens mit der Vernunft, wie dasselbe gewöhnlich sich darstellt, geht zunächst vielfach von Leuten aus, die über Dinge sprechen, die sie gar nicht kennen, und die weder vom Glauben noch von der Vernunft einen richtigen Begriff haben. Sodann sind es aber allerdings auch die Irrtümer auf der einen Seite der berufenen Vertreter der Glaubenswahrheit, auf der andern Seite derjenigen, die sich als Vertreter der Vernunftwahrheit ausgeben, durch welche die Meinung von einem solchen Gegensatze erzeugt wird. Einmal ist es der pseudophilosophische Rationalismus, der von einem solchen Gegensatze spricht, aber deshalb, weil er keinen richtigen Begriff von Religion überhaupt hat und weil er im besondern den wesentlichen Charakter des Christentums verkennt, das zuerst eine ein für allemal feststehende historische Thatsache ist, nicht eine blosse Doktrin, an der die platte „Vernunft“ so lange herumdeuten kann, bis sie ihr passend liegt. (S. 17 ff., 31 ff.) Der göttlichen Offenbarung im Christentum ist der Gedanke von einem Widerspruch des Glaubens mit der Vernunft oder von einem Antagonismus zwischen beiden fremd. (S. 49 ff.) Dies wird durch biblische Gedanken dargethan und durch Darlegung der Gedanken der Väter über das Verhältnis von Glauben und Wissen. Wenn freilich die römisch-katholische Kirche im Mittelalter und auch in der neueren Zeit zum Teil eine andere Stellung gegen Vernunft und Wissen überhaupt (nicht nur gegen Ausartungen eines angeblichen Wissens) eingenommen hat, so vertrat sie darin eben nicht die echten Prinzipien des Christentums, und man muss sich wohl vor einer Verwechslung in diesem Sinne hüten, die zu einer der hauptsächlichsten Quellen jenes Irrtums vom Widerspruch von Glauben und Erkenntnis, Christentum und Vernunft geworden ist. — Eine weitere Quelle dieses Irrtums aber liegt in einer falschen Erkenntnistheorie. (S. 82 ff.) Der Verfasser prüft aus diesem Gesichtspunkte die erkenntnistheoretischen Anschauungen in den Systemen der neuern Philosophen und stellt ihnen, soweit sie falsch sind, die christliche (biblische und patristische) Anschauung entgegen. Die heute bei den Gegnern des Glaubens

und dem ihnen folgenden grossen Haufen verbreitete Anschauung ist eine pathologische. (S. 157 f.) Sie entspringt auf dem Grund einer krankhaften Geistesbeschaffenheit. Sehr gut bemerkt der Verfasser: „Weder der Rationalismus noch seine Meinung vom Glauben hat etwas mit der Vernunft (von der er sich nennt) gemein.“ Derselbe darf also der wirklichen menschlichen Vernunft auch nicht zur Last gelegt werden. „Der Rationalismus ist nicht eine Folge von Überfluss an Vernunft, sondern ein klares Zeugnis von Mangel an Vernunft, von einem pathologischen Defekt im Geiste: Vernunft in ihrem anormalen Zustand.“ Es ist also auch ein unrichtiger apologetischer Standpunkt, wenn Theologen gegen die Vernunft als solche streiten, statt den Geisteszustand der Ungläubigen als eine Krankheit zu betrachten, welche der Heilung bedarf, um dieselben erst der gesunden Vernunft zurückzugeben. Mit der kranken Vernunft steht das Christentum allerdings im Gegensatz, mit der gesunden aber im Einklang. Den Kranken aber schickt man zum Arzt. — Zum Schluss wird S. 158 ff. noch von den moralischen Gründen gehandelt, welche das Überhandnehmen des Vorurteils unterstützen. Die Klasse von Leuten, von denen hier die Rede ist, das sind die Blinden, auf welche das Wort des Herrn, Joh. 9, 40. 41 Anwendung findet, die nicht sehen *wollen,* die sich so in ihren Materialismus, Darwinismus oder Pantheismus verbissen haben, dass sie das Christentum, bloss weil es diesen ihren Meinungen widerspricht, abweisen, ohne es hören und kennen zu wollen.

2. Die gleichfalls sehr interessante an zweiter Stelle genannte Schrift greift auf einen Gegenstand zurück, der schon in der frühern Schrift des Verfassers über den „Mysticismus am Ende des 19. Jahrhunderts“ gelegentlich berührt war, und der nun hier specieller und eingehender behandelt wird. Die Leugnung der biblischen Wunder wird nach allen Seiten ins Auge gefasst, zunächst in dem, was die neuere rationalistisch-„kritische“ protestantische Theologie in der Wegerklärung des Wunderbaren in der evangelischen Geschichte geleistet hat, sowohl vom Standpunkte des ganz gemeinen Vulgärrationalismus mit seinen Plattheiten, als vom Standpunkte der Mythentheorie des Strauss und seiner Nachsprecher. Zeigt der Verfasser hier, dass er die Litteratur dieser Gattung, worin die Deutschen (wenn man von dem Roman Renans absieht) den

traurigen Vorrang haben, gründlich kennt, so zeigt er weiterhin, wie schon in der frühern Schrift, eine nicht minder umfassende Kenntnis der Litteratur über Hypnotismus u. dgl. Den von Schriftstellern dieser Art gemachten Versuchen gegenüber, die Heilwunder des Herrn durch die Erscheinungen des Hypnotismus, der Suggestion zu erklären und dadurch dem Gebiete des Wunderbaren zu entziehen, wird die Wahrheit der biblischen Wunder, so wie sie als solche in den Evangelien berichtet sind, verteidigt und besonders auf diejenigen Thatsachen hingewiesen, welche jeder Umdeutung widerstehen.

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

---

1. FÜRST EUGEN TRUBETZKOI. **Das religiös-sociale Ideal der abendländischen Christenheit im 5. Jahrhundert.** *I. Teil:* **Die Weltanschauung des hl. Augustinus.** *Moskau, Buchdruckerei E. Lissner. Verlag der Zeitschrift: „Fragen der Philosophie und Psychologie". 1892. VIII und 270 S. 8⁰. (Preis 1 Rubel 50 Kop.) (Russisch.)*

2. FÜRST EUGEN TRUBETZKOI. **Das religiös-sociale Ideal der abendländischen Christenheit im 11. Jahrhundert. Die Idee des göttlichen Reiches in den Schriften Gregors VII. und der Publizisten seiner Zeit.** *1. Heft. Kiew, Verlag der Buchhandlung N. J. Ogloblin. 1897. X und 363 S. 8⁰. (Preis, zusammen mit dem nachfolgenden 2. Heft, 2 Rubel 50 Kop.) (Russisch.)*

Die beiden vorliegenden gelehrten und gedankenreichen Werke gehören, wie der analoge Titel schon zeigt, gewissermassen zusammen, als zwei Glieder eines umfassenden Planes der Darstellung der Entwicklung der mittelalterlichen Weltanschauung im Abendlande, obwohl jedes der beiden Werke für sich, respektive mit den zu erwartenden nächsten Fortsetzungen, ein abgeschlossenes Ganzes bildet. Die gemeinsame Idee, mit welcher beide Bücher es zu thun haben, ist die Idee der Theokratie, wie sie sich im lateinischen Mittelalter ausgebildet hat, und wie sie im Geiste von zweien der geistesmächtigsten Männer des christlichen Abendlandes Gestalt gewonnen hat.

Der Verfasser will die theokratische Weltanschauung des lateinischen Abendlandes historisch verstehen und begreifen,

nicht von einem vorgefassten Urteil ausgehen, weder mit apologetischer noch mit polemischer Tendenz an die Darstellung derselben herantreten. Das Urteil darüber soll sich als Resultat ergeben, wenn die Ideen zuerst in ihrem historischen Werden erkannt und aus ihrer Zeit heraus verstanden sind und wenn sie dann nach ihrem Verhältnis zu dem allgemeinen, bleibenden Grunde der christlichen Weltanschauung geprüft werden. Seine kirchliche Stellung als Glied der orientalischen orthodoxen Kirche erleichtert dem Verfasser die historische Unparteilichkeit zwischen einer einseitig apologetischen Auffassung des Mittelalters, wie sie bei römisch-katholischen Schriftstellern vielfach vorkommt, und zwischen der bei den Protestanten vielfach sich findenden nicht weniger einseitigen Geschichtsauffassung, die sich zu den Idealen des Mittelalters nur polemisch verhält und bei protestantischen Historikern geringern Ranges wohl nicht selten auf einer gänzlichen Unfähigkeit beruht, über den eigenen engen Gesichtskreis hinauszusehen. Die Entwicklung der Ideen in der Gesamtauffassung ist dem Verfasser durchweg die Hauptsache, mehr als die Vorführung des historischen Details. Aber diese Entwicklung der Gesamtanschauung gründet sich auf eine genaue Kenntnis des historischen Materials und der Litteratur über Augustinus und Gregor VII., mit der er sich, wo es nötig ist, auch kritisch auseinandersetzt, so in dem erstern Buche mehrfach mit Harnack und Reuter.

Das Buch über den hl. Augustinus hat es also zu thun mit „der idealen Grundlage der abendländischen Theokratie“; hier, im Studium der Schriften Augustins und der andern hervorragenden lateinischen Lehrer seiner Zeit, ist „der Schlüssel zum Verständnis der ganzen folgenden Entwicklung“ zu finden (S. VII). Die Einleitung S. 1—20 giebt einen Überblick über die verschiedene Entwicklung in der morgenländischen und abendländischer Hälfte des römischen Reiches seit Konstantin. In beiden Reichshälften tritt an Stelle des alten heidnischen Rom ein christliches Rom, und im Osten wie im Westen bildet sich seit Konstantin eine Theokratie aus, wobei da wie dort die Grenzen der kirchlichen und staatlichen Gewalt nicht streng eingehalten, sondern beides vermischt wird, nur mit dem ganz entgegengesetzten Resultat, dass im Osten die byzantinischen Kaiser sich zu unumschränkten Herren auch der Kirche machen und

in dieselbe vielfach nicht zum Segen hineinregieren, während im Westen in der Zeit des absterbenden weströmischen Reiches der von der Staatsgewalt unabhängige Episkopat immer mehr erstarkt und in der Person des Papstes von Rom, in dem sich die kirchliche Gewalt im Abendlande mehr und mehr konzentriert, selbst an die Stelle des alten römischen Imperiums tritt, auch über das weltliche Gebiet herrscht und sich die Fürstenmacht unterordnet, oder dies wenigstens mehr und mehr anstrebt, in fortschreitender Verwirklichung in den späteren Jahrhunderten. — Das 1. Kapitel (S. 21—49) behandelt sodann „die Weltanschauung des hl. Augustinus in ihrer Genesis", seine historische Persönlichkeit überhaupt und den Bildungsgang seiner Jugendjahre, seine geistige und religiöse Entwicklung. In den folgenden drei Kapiteln wird er betrachtet als „Apologet des theokratischen Ideals der abendländischen Christenheit", und zwar in Kap. 2 (S. 50—106), wie er gegen den manichäischen Dualismus die Einheit der göttlichen Weltordnung verteidigt; in Kap. 3 (S. 107—161), wie er gegen die Donatisten die Einheit der Kirche verteidigt und damit der universal-historischen Aufgabe der abendländischen Kirche dient, die Einheit der lateinischen christlichen Welt gegenüber dem Barbarentum herzustellen; Kap. 4 (S. 162—213) betrachtet seinen Kampf gegen den Pelagianismus über die Lehre von der Gnade, als das dritte Stadium seiner apologetischen Thätigkeit, in dem es sich um „das Prinzip des innern religiösen Lebens des Individuums und des socialen Lebens der Kirche" handelt. Was unter diesen apologetischen und polemischen Gesichtspunkten von einzelnen Seiten betrachtet wurde, fasst das grossartige Werk De Civitate Dei in positiver Darstellung allseitig zusammen; die in der Lehre vom Gottesstaat ausgesprochene Weltanschauung Augustins wird im letzten, 5. Kapitel (S. 214—270) in ihrem Gedankengang entwickelt. S. 245 ff. wird schliesslich das rein Christliche in der Idee des Einen Gottesstaates von dem altrömisch Juristischen in der Ausgestaltung derselben unterschieden, worin die christlich-lateinische Theokratie sich als Nachfolgerin des römischen Reiches darstellt. In Augustinus, so wird am Schluss die welthistorische Bedeutung seiner Idee vom Gottesstaate bestimmt, ist der mittelalterlichen Entwicklung des abendländischen Katholizismus, besonders nach der Seite seiner wirklichen Grösse, der Plan

vorgezeichnet. Zwar sind zum Teil auch die widerspruchsvollen Elemente in ihm keimartig gegeben, aus denen das Fehlerhafte der mittelalterlichen Entwicklung hervorgehen konnte, besonders und zuerst aber das Grosse, wodurch das christliche Rom in den Stand gesetzt wurde, noch einmal das Abendland sich zu unterwerfen und seine grosse Kulturaufgabe an den im Mittelalter in die Geschichte eintretenden Barbarenvölkern des Westens auszuüben.

Wenn die Schrift über den hl. Augustinus den idealen Grund der mittelalterlichen Weltanschauung darstellt, so wird dieselbe in der zweiten Schrift über Papst Gregor VII. auf dem ersten Höhepunkt ihrer Entwicklung betrachtet. Das 1. Kapitel (S. 1—99) behandelt „die Idee des göttlichen Reiches in den Schriften der Publizisten der 2. Hälfte des 11. Jahrhunderts; die politische Theorie der kirchlichen Reform der gregorianischen Epoche"; im besondern den Streit über den Cölibat, die Simonie und die Investitur. Was im besondern den für die theokratische Idee vorzüglich wichtigen Investiturstreit betrifft, so betont der Verfasser mit Recht, dass es sich dabei nicht etwa um einen Streit zwischen Kirche und Staat im modernen Sinne handelt, d. h. zwischen der kirchlichen Gewalt auf der einen und der rein weltlichen auf der andern Seite; denn einen auf rein weltlicher Grundlage stehenden Staat im modernen Sinne kennt das christliche Mittelalter nicht; der Streit ist vielmehr der zwischen den zwei Organen der mittelalterlichen Theokratie, zwischen zwei verschiedenen Auffassungen derselben, der cäsaro-papistischen (wie sie im byzantinischen Reiche gesiegt hat) und der hierarchischen, wie sie im lateinischen Abendlande die Päpste festgehalten haben und in den seit Gregors Zeit fortgesetzten Kämpfen gegen die entgegengesetzten Bestrebungen der Kaiser verteidigen. (S. 80 f.) Die Frage, um die es sich dreht, ist die rechte Bestimmung des wechselseitigen Verhältnisses der beiden höchsten Gewalten der christlichen Welt, der päpstlichen und kaiserlichen, die richtige Ziehung der Grenzen zwischen ihren Machtbefugnissen. Beide Parteien wollen die Einheit der mittelalterlichen Theokratie, nur mit verschiedener Verteilung der Machtsphären. (S. 93 f.) In der auf beiden Seiten betriebenen Vermischung des Geistlichen und Weltlichen liegt die innere Schwäche der mittelalterlichen Weltanschauung. Dadurch, dass jede der beiden

Mächte in die andere Interessensphäre hinübergreift, wird sie selbst nicht sowohl wirklich in ihrer Macht erhöht, als vielmehr in der rechten Erfüllung der ihr eigentümlichen Aufgabe behindert. Auch liegt gerade in dieser Vermischung der geistlichen und weltlichen Interessen auf beiden Seiten der Keim der Auflösung der mittelalterlichen Weltordnung. (S. 99.) Kap. 2 (S. 100—147) stellt dar, wie die Idee der Theokratie in den Schriften Gregors selbst zum Ausdruck kommt, die Idee des Papstes als des Repräsentanten des göttlichen Reiches auf Erden, und das das ganze Leben des grossen Papstes beherrschende Bestreben, das Ideal der theokratischen Einheit zu verwirklichen. Die durch dieses Bestreben nötig gewordenen Kämpfe sind in den folgenden Kapiteln dargestellt, und zwar in Kap. 3 (S. 148—202) der Kampf gegen die Priesterehe und die Simonie, im Kapitel 4 (S. 203—254) der Kampf gegen die Laieninvestitur. Kapitel 5 (S. 255—320) stellt die Ideen der päpstlichen und der kaiserlichen Theokratie in ihren Grundanschauungen dar und weist im besondern nach, wie eben bei beiden Parteien die Ideale theokratisch gestaltet sind. Kapitel 6 (S. 321—348), „das göttliche Reich und das Reich des Teufels", handelt noch von den der theokratischen Idee feindlichen Momenten.

Die Schrift über die Weltanschauung des hl. Augustinus wurde zur Erlangung der Magisterwürde an der juristischen Fakultät zu Moskau verfasst, die neue über Gregor VII. zur Erlangung der Doktorwürde und der Professur an der juristischen Fakultät zu Kiew. Möge der gelehrte Fürst diese von hohen Gesichtspunkten ausgehenden Studien über die mittelalterliche Weltanschauung noch weiter in andern Monographien fortsetzen. (Das in Aussicht gestellte 2. Heft des 2. Werkes soll die Geschichte der Entwicklung des Papsttums im 11. Jahrhundert bis zum Pontifikat Gregors VII. darstellen.)

Prof. Dr. F. Lauchert.

---

1. A. Wjasigin. **Bemerkungen zur Geschichte der polemischen Litteratur des 11. Jahrhunderts.** *Guido von Arezzo, Petrus Damiani, der Cardinal Humbert, Pseudo-Ulrich, Gebhard von Salzburg, Wenrich von Trier und Manegold von Lautenbach. Charkow, Druckerei Silberberg. 1896. 98 S. 8°. (Russisch.)*

2. A. Wjasigin. **Petrus Damiani,** *ein Kämpfer in der kirchlich-socialen Reform des 11. Jahrhunderts. Probe-Vorlesung, gehalten am 10. November 1894. Charkow, Druckerei Silberberg, 1895. 44 S. 8°. (Russisch.)*

3. A. Wjasigin. **Der Zerfall der Reformpartei unter Papst Alexander II.** *Vortrag, gehalten in der historisch-philologischen Gesellschaft zu Charkow am 5. November 1896. Charkow, Druckerei Silberberg. 1897. 34 S. 8°. (Russisch.)*

Die drei vorliegenden Schriften haben einen Historiker zum Verfasser, der sich seit Jahren ganz speciell mit der Geschichte des Gregorianischen Zeitalters beschäftigt und bereits eine Reihe von Schriften über Gregor VII. und seine Zeit veröffentlicht hat. Die erste beschäftigt sich, wie der Titel speciell angiebt, mit der durch die Parteikämpfe der Zeit veranlassten polemischen oder publizistischen Litteratur, die in Deutschland Mirbt zusammenfassend dargestellt hat. Mit der interessantesten und bedeutendsten Persönlichkeit aus dem Kreise der für die Gregorianische Reform wirkenden Schriftsteller beschäftigt sich die an zweiter Stelle genannte Probevorlesung des Verfassers im speciellen. Die dritte Schrift stellt die Verhältnisse unter Gregors Vorgänger dar, mit einem Ausblick auf die Nachwirkungen derselben unter dem Pontifikat Gregors. Der Verfasser verfügt nicht nur über eine genaue Kenntnis der Quellen, sondern es wird ihm auch von der neuern und neuesten Litteratur, die irgendwie zur Sache gehört, kaum etwas Bemerkenswertes entgangen sein, was teils in besonderen Schriften, teils in historischen oder theologischen Zeitschriften besonders in Deutschland erschienen ist. Dafür zeugen auch die von dem Verfasser veröffentlichten Recensionen einschlägiger deutscher Werke: die Schrift von Mirbt: „Die Wahl Gregors VII.“, Marburg 1892, besprach er in den Schriften der kaiserlichen Universität Charkow, 1893, Heft 3; auch separat gedruckt unter dem Titel: „Eine neue Schrift über die Wahl

Gregors VII.", Charkow 1893. Ebenfalls als besondere Broschüre erschienen seine Recensionen über Mirbt, „die Publizistik im Zeitalter Gregors VII.", Leipzig 1894, und Martens, „Gregor VII., sein Leben und Wirken", unter dem Titel: „Die neuesten Schriften zur Geschichte Gregors VII. und seiner Zeit", Charkow 1896. F. L.

Ἀλεξάνδρου Δ. Μπελιάεφ (BELAJEW), *Καθηγητοῦ Ἐκκλησιαστικῆς Ἀκαδημίας Μόσχας, Περὶ ἑνώσεως τῶν Ἐκκλησιῶν. Ἐκ τοῦ Ρωσσικοῦ ὑπὸ Ἱεροδιακόνου Θευφίλου Πασχαλίδου, Διδασκάλου τῆς Θεολογίας καὶ Βοηθοῦ τοῦ Ἐπόπτου τοῦ Ἐκκλησιαστικοῦ Σεμιναρίου Πετρουπόλεως. Ἐν Πετρουπόλει, ἐκ τοῦ Τυπογραφείου τῆς Ἁγιωτάτης Διοικούσης Συνόδου πασῶν τῶν Ρωσσιῶν. 1896. 44 S. 8⁰. (Preis 12 Kopeken.)*

Die vorliegende Broschüre ist eine Antwort auf die Encyklika Praeclara vom 20. Juni 1894. Der Verfasser knüpft an den Ausspruch des Papstes an, dass infolge der neuen Verkehrsverhältnisse in unserer Zeit, welche die äussere Verbindung der Völker so sehr erleichtern, auch günstigere Bedingungen für die kirchliche Wiedervereinigung geschaffen seien. In der That hat die äusserlich erleichterte Annäherung auch das Streben nach innerer Annäherung geweckt, nicht nur im politischen Leben stammverwandter Völker, sondern auch im kirchlichen Leben. Davon zeugen die in unserer Zeit von verschiedenen Seiten hervortretenden Unionsversuche. Dahin gehören nun auch die erneuten Bestrebungen des gegenwärtigen Papstes Leo XIII., die ganze Christenheit in Eine kirchliche Einheit unter seiner Oberherrschaft zu vereinigen. Diesem Gedanken ist die Encyklika an alle Fürsten und Völker vom 20. Juni 1894 gewidmet. Nur scheint dabei leider der Gedanke der kirchlichen Universalmonarchie dem Papste mehr am Herzen zu liegen als der Gedanke der Glaubenseinheit in der Christenheit. S. 17 ff. wird über die Encyklika im allgemeinen als schriftstellerische Leistung ein Urteil abgegeben, deren formelle Vorzüge hervorgehoben werden. Nur sind gerade diese Vorzüge von der Art, dass sie zugleich die schwachen Seiten des Aktenstückes ausmachen, mit Rücksicht auf seine Herkunft und Bestimmung. Es ist ein Muster diplomatischer Feinheit und

Schlauheit, die nur eben in kirchlichen Dingen am wenigsten am Platze ist: es hat den Charakter eines feinen diplomatischen Aktenstückes, aber nicht eines bischöflichen Rundschreibens. S. 22 ff. werden die mit der Wiedervereinigung in Verbindung stehenden Fragen behandelt. Wer hat denn eigentlich die Hauptschuld an der Trennung des Orients und Occidents? Eine wahrheitsgemässe Antwort wird wohl anders lauten, als der Papst die Sache ansieht. Daran schliesst sich die Frage, S. 24: Sind die orthodoxen Orientalen schuld an der Fortdauer der Trennung, wenn sie dem Rufe des Papstes nicht Folge leisten? In Antwort darauf wird S. 24 f. der Grundsatz aufgestellt, der bei allen Unionsbestrebungen, die auf katholischem Boden stehen wollen, überhaupt als selbstverständlich vorausgesetzt werden muss: „Vollkommene kirchliche Einheit sollen wir nur mit den rechtgläubigen Christen haben, mit den nicht rechtgläubigen Christen aber sind wir nicht nur nicht schuldig, in vollkommener Einheit zu sein, sondern wir können nur von ihnen geschieden sein: die heilige Schrift, die Praxis der alten ökumenischen Kirche und der gesunde Sinn verpflichten uns, nicht in kirchlicher Gemeinschaft zu sein mit den nicht rechtgläubigen Christen.“ So hat es die alte Kirche gehalten, so muss es eine Kirche, die im wahren Sinne katholisch und rechtgläubig sein will, auch jetzt halten. Eine Gemeinschaft, die nicht vor allem auf der dogmatischen Einheit gegründet wäre, wäre nicht nur nicht etwas Gutes, sondern direkt schädlich und verderblich: der schlechtere Teil würde durch die Gemeinschaft nicht nur nicht gebessert und allmählich auf den rechten Standpunkt emporgehoben werden, sondern das Gegenteil wäre die Folge eines so ungesunden und verkehrten Experimentes. Diesen allgemein gültigen Grundsatz wendet nun der Verfasser auf die Aufforderung des Papstes an: darin liege der Grund, warum sich die orthodoxe orientalische Kirche mit der heutigen lateinisch-päpstlichen Kirche unbedingt nicht vereinigen könne, so lange die letztere bleibe, wie sie jetzt ist. Im Gegensatz gegen den Papst, der über die kirchlichen Differenzen sehr leicht hinweggeht, dieselben fast als nichts erscheinen lässt, wird deren Bedeutung S. 30 ff. stärker hervorgehoben. Der orthodoxe Orient habe sich niemals von der katholischen Einheit getrennt oder den alten katholischen Glauben auch nur im kleinsten Punkte verlassen; er könne also auch nicht zurück-

kehren dahin, von wo er sich überhaupt nie entfernt habe. Wenn der Papst die Wiedervereinigung mit dem orthodoxen Orient also ernstlich wolle, so gebe es dazu nur *einen* Weg: nämlich, dass *er*, der Papst, wieder dahin zurückkehre, wo die orthodoxe Kirche des Orients schon immer war; dann würde die Einheit hergestellt sein. Dafür bete die orthodoxe Kirche, dass die römisch-katholische Kirche durch Aufgabe ihrer Neuerungen und die Protestanten durch Rückkehr zum katholischen Glauben sich alle wieder in Einer orthodoxen katholischen Kirche vereinigen.

Der griechische Übersetzer hat den Erlös aus dem Verkauf der Schrift der Unterstützung der durch das Erdbeben vom 28. Juni 1894 zerstörten, jetzt wieder erbauten theologischen Schule des Patriarchats Konstantinopel auf der Insel Halki (*Χάλκη*) bei Konstantinopel gewidmet. F. L.

Der orthodoxe amerikanische Bote. Russian Orthodox American Messenger.

Wir machen unsere Leser auf diese Zeitschrift aufmerksam, welche die Interessen der orthodoxen russischen Kirche in Nordamerika vertritt und unter der Protektion des hochwürdigsten Bischofs Nikolaus von Alaska und den Aleutischen Inseln zweimal monatlich in New-York erscheint. Die grösseren Artikel erscheinen zweisprachig, russisch und englisch, die andern Mitteilungen russisch. Aus den uns vorliegenden Nummern 6 bis 8 vom November und Dezember 1896 heben wir von grösseren Artikeln hervor: „Aus dem Buche »Moskowsky Sbornik« (Moskauer Sammlung) von *K. P. Pobjedonoszew.*“ (Russisch und englisch.) „The Orthodox Church supposed to contemplate the substitution of the Gregorian for the Julian Calendar.“ (Russisch und englisch.) „Christus wird geboren!“ von dem Oberpriester J. Naumowitsch († 1891, mit dessen Porträt, russisch). Dazu in den verschiedenen Nummern Predigten und erbauliche Betrachtungen, in Nr. 8 zum Weihnachtsfest; im offiziellen Teil die amtlichen kirchlichen Nachrichten für die amerikanisch-russische Diöcese.

Aus den wissenschaftlich theologischen Zeitschriften Russlands.

Die älteste theologische Zeitschrift Russlands, die im Jahre 1821 gegründete „*Christliche Lektüre*“ (Christianskoje Tschtenie), die von der Geistlichen Akademie in St. Petersburg herausgegeben wird (Redacteur Prof. A. LOPUCHIN), erscheint seit dem Anfange dieses Jahres in monatlichen Heften, statt wie früher alle zwei Monate. Von den in den beiden erschienenen Heften dieses Jahrgangs enthaltenen Artikeln seien hervorgehoben: *A. Mitjakin,* Die Darstellungen der Geburt Christi in der Kunst, mit Illustrationen. *A. Lopuchin,* der hl. Johannes Chrysostomus als Prediger der Menschenliebe und Mildthätigkeit. *A. Bronsow,* Das moralisch Indifferente und das „Erlaubte“. *A. Pawlowitsch,* Die Bewegungen des theologischen Denkens im zeitgenössischen Deutschland. *N. Glubokowsky,* Das Evangelium des Apostels Paulus und die jüdisch-rabbinische Theologie. *A. Bronsow,* Über die Kollision der Pflichten. *P. Swjetlow,* Über den Selbstmord. Dazu andere interessante Artikel zur russischen Kirchengeschichte u. a. — Diese Zeitschrift erscheint als wissenschaftliche Beilage zu dem gleichfalls von der Geistlichen Akademie von St. Petersburg herausgegebenen, an anderer Stelle in diesem Hefte unserer Revue berücksichtigten „Kirchlichen Boten“, der als wöchentlich erscheinendes kirchliches Blatt die kirchlichen Nachrichten und Fragen der Gegenwart behandelt.

Beide Seiten, die wissenschaftlich theologische und die praktische und zeitgeschichtliche, berücksichtigt die ebenfalls in St. Petersburg erscheinende geistliche Zeitschrift „*Strannik*“ *(der Pilger),* gegründet 1860, seit 1880 unter der Redaktion von Prof. A. PONOMAREW. Unter den im Januarheft dieses Jahres erschienenen Artikeln seien als von besonders allgemeinem Interesse hervorgehoben: *J. Filewsky,* Vincentius von Lerinum über die Tradition. *D. Sadowsky,* Patriotismus und Christentum. *G. Petrowsky,* Skizzen aus der Geschichte des christlichen Religionsunterrichts: 1. in der altchristlichen Kirche bis zum 5. Jahrhundert einschliesslich. *P. Wikul,* Der Metropolit Petrus Mogilas (von Kiew; der bekannte Verfasser der „Confessio orthodoxa“, die unter den symbolischen Büchern oder Bekenntnisschriften der neueren orientalisch orthodoxen Kirche die erste Stelle einnimmt); zu seinem dreihundertjährigen Geburtstag

(1596). Andere Artikel zur neueren Geschichte der russischen Kirche, Erbauliches, kirchliche Nachrichten aus Russland und dem Ausland, theologische Bibliographie. F. L.

V. Librairie.

ANTON BULLINGER: Meine Schrift « Das Christentum im Lichte der deutschen Philosophie », verteidigt nach rechts und links, mit einem offenen Brief an Prof. Dr. Fr. Michelis, vom J. 1885, und einem Vorwort gegen Prof. Dr. Ed. Zeller; München, Th. A. Ackermann, br., 58 S., 1897.

C. CHAUVIN: L'Inspiration des divines Ecritures d'après l'enseignement traditionnel et l'encyclique *Providentissimus Deus;* Paris, Lethielleux, 1 vol. in-18, 1896, 3 fr. 50.

TR. EVANGELIDÈS: Cosmas Etolos, sa vie, son apostolat; étude historique et critique (texte grec); Athènes, librairie Apostolopoulos, 1897, br. in-12°.

MARIUS FONTANE: Histoire universelle; T. IX, les Barbares (de 117 à 395 ap. J.-C.); Paris, Lemerre, in-8°, 1897, 7 fr. 50. (Sera analysé dans la livraison suivante.)

AD. HAUSRATH: Karl Holsten, Worte der Erinnerung, gesprochen bei der Gedächtnisfeier am 29. Januar 1897 in der Aula der Universität zu Heidelberg; Heidelberg, Otto Petters, br., 50 Pfg.

VICTOR HUGO: Dieu (œuvres posthumes, poésie); Paris, Hetzel, 1 vol. in-18°, 1897, 2 fr.

P. LAPEYRE: Auguste Nicolas, sa vie et ses œuvres; Paris, Lethielleux, in-12, 1897.

ANDRÉ LAVERTUJON, sénateur: La Chronique de Sulpice Sévère; texte critique, traduction et commentaire; L. Ier, avec prolégomènes sur Sulpice, ses écrits et son maître Martin de Tours; Paris, Hachette, in-4°, 1896, 10 fr. — Cet important et magnifique ouvrage comprendra 5 volumes. Nous les analyserons dans les livraisons suivantes.

H. LESÊTRE: La Sainte Eglise au siècle des apôtres; Paris, Lethielleux, in-8°, 1897.

MAGNIER: Etude sur la Canonicité des Saintes Ecritures; I. Ancien Testament; Paris, Lethielleux, 1 vol. in-8°, 4 fr.

Dr Nikodim Milas, griechisch-orient. Bischof in Zara: Das Kirchenrecht der morgenländischen Kirche, nach den allgemeinen Kirchenrechtsquellen und nach den in den autokephalen Kirchen geltenden Special-Gesetzen verfasst; übersetzt von Dr. Alex. R. v. Pessić; Zara, Selbstverlag des Verfassers, in-4°, 622 S., 1897. — Sehr wissenschaftlich und wichtig.

G. Pariset: L'Etat et les Eglises en Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier (1713-1740); Paris, Colin, 2 vol. in-8°.

E. Récéjac: Essai sur les fondements de la connaissance mystique; Paris, F. Alcan, in-8°, 1897, 5 fr. (Sera analysé dans la prochaine livraison.)

A. Réville: Jésus de Nazareth, études critiques sur les antécédents de l'histoire évangélique et la vie de Jésus, 2 vol., Paris, Fischbacher, in-8°. (Sera analysé dans la prochaine livraison.)

Russian Orthodox American Messenger; bi-lingual Russian and English; issued on the 13th and 27th of each month; one Year 3 dollars. — See the Homilies of the R. Rev. Nicholas, Bishop of Alaska and the Aleutian Islands.

A. Sabatier: Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire; Paris, Fischbacher, in-8°. (Sera analysé dans la prochaine livraison.)

P. Schmidt: Melanchthon, ein vaterländisch-kirchliches Schauspiel in Prolog, 7 Akten und Epilog; Leipzig, B. Richter, br., in-18, 1897.

J. B. Semeria. L'Evangile de Pierre; Paris, Lethielleux, br., in-8°, 1897.

AVIS.

Prière à MM. les auteurs et les éditeurs d'envoyer directement les ouvrages *grecs* et *russes* à M. le professeur Lauchert (Bonn a. Rh., Bahnstrasse, 7).

Der Schluss der «Antwort an die Gegner» von Prof. Dr. Watterich (siehe *Revue* 1897, Januarheft) wird Anfang April *in einer besonderen Schrift* erscheinen.